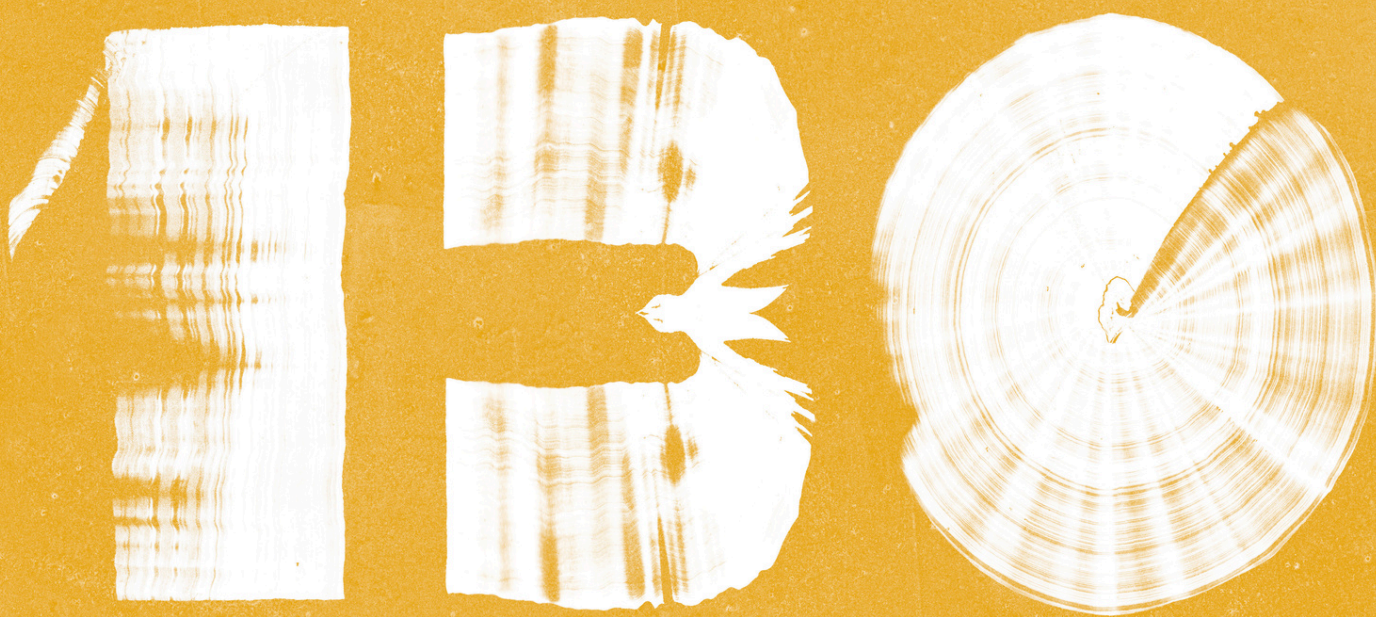


THÉÂTRE DU PEUPLE

BUSSANG — 1895 · 2025



JUBILONS !

LE THÉÂTRE DU PEUPLE
CÉLÈBRE SES 130 ANS

Revue de Presse

Presse

“Le Roi Nu”

Sylvain Maurice

L'ALSACE

Bussang

Au Théâtre du Peuple, « Le Roi nu » de Sylvain Maurice

Pour le jubilé des 130 ans du Théâtre du Peuple, sa directrice Julie Delille reprend *Je suis la bête*, ravive l'histoire des pionniers du fameux théâtre vosgien dans un feuilleton et confie la création du spectacle de 15h, à Sylvain Maurice qui adapte *Le Roi nu*. Du 19 juillet au 30 août, à Bussang.

Veneranda Paladino - 12 juil. 2025 à 21:00 - Temps de lecture : 2 min



C'est la première fois que Sylvain Maurice crée au Théâtre du Peuple, (TDP) à Bussang. L'occasion est spéciale : monter le spectacle de l'après-midi pour le jubilé des 130 ans du théâtre fondé par Maurice Pottecher.

 La noirceur vient du rire

Chantiers de culture



Le *Roi nu*, la pièce écrite par Evgueni Schwartz en 1934 en Union soviétique c'est aussi bien Staline qu'Hitler ! La pièce, jamais jouée du vivant de l'auteur, a depuis connu un triomphe mondial. Et ironiquement, elle n'en est que plus actuelle, tant tel ou tel dirigeant a aujourd'hui la tentation de jouer les apprentis-sorciers, notamment de l'autre côté de l'Atlantique... « **Le tyran est un bouffon : il fait le show, danse sur Village People, sature les écrans et pour humilier constamment, la vulgarité en bandoulière** », commente Sylvain Maurice, le metteur en scène. « Prisonnier de son reflet, il finit dans le plus simple appareil, nu comme un ver. Schwartz déshabille littéralement la tyrannie avec autant de poésie que de férocité, il est notre contemporain ». Au fil des décennies, l'évidence s'impose, **le cadre de la forêt vosgienne se prête à merveille à ces coups de cœur et coups de folie** que nous offre ce lieu unique en son genre. [Héritage](#) fabuleux des fondateurs : [Maurice Pottecher](#) surnommé le « Padre », son épouse l'actrice [Camille de Saint-Maurice](#) prénommée affectueusement tante Cam, [Pierre Richard-Willm](#) à la direction artistique du Théâtre du Peuple !

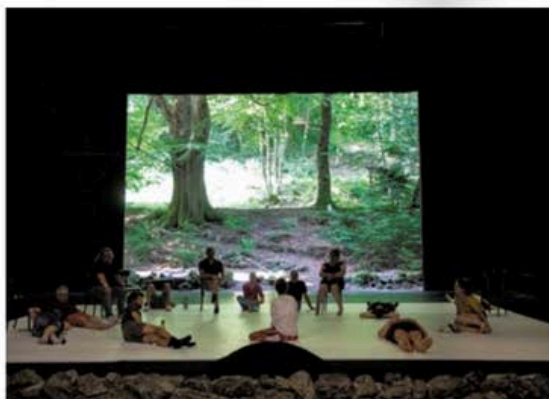
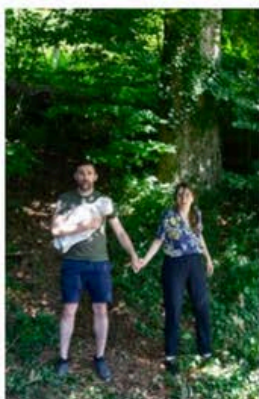


MAGAZINE

poly

THÉÂTRE

THÉÂTRE



Bussang de bon soir !

À l'occasion de ses 130 ans, le **Théâtre du Peuple** déploie une programmation spéciale : le **Jubilé**. Plongée au cœur de cette célébration avec la directrice Julie Delille et le metteur en scène Sylvain Maurice.

Par Julia Percheron - Photos de répétition du Théâtre du Peuple / Julie Dubier (*Hériter des brumes* et *Le Roi nu*) et photo de Florent Gouélou (*Je suis la bête*)

Cette saison du **Théâtre du Peuple** est rythmée par des rendez-vous uniques. Que peut-on y retrouver ?

Julie Delille : Il y aura bien sûr les spectacles d'été « classiques », jusqu'au 31 août, mais aussi, et il est important de le préciser, tout un tas de petits événements organisés avec les seize associations locales. Depuis mai 2024, nous réfléchissons à la manière de célébrer le Théâtre, ensemble, de faire humanité. C'est la devise du lieu, donc inviter les habitants est une manière de leur redonner leur place. Chaque association organise ainsi des ateliers en gardant sa spécialité. Le club de tennis de table des Ballons HV convie par exemple à une après-midi découverte au milieu de surprises théâtrales (09/08, Halle de la Mouline), un énorme gâteau à partager sera à retrouver lors du concert de clôture Rouge Gazon (31/08, Théâtre du Peuple)...

Justement, Rouge Gazon est l'une des créations célébrant le territoire. De quoi s'agit-il ?

J.D. : C'est une expérience musicale composée par Julien Lepreux, qui a travaillé sur les musiques de la pièce *Le Conte d'hiver* (voir Poly n° 268 ou sur poly.fr) et *Hériter des brumes* (20-30/08, Théâtre du Peuple), feuille-

ton théâtral également au programme du Jubilé. Nous l'avons invité car il a imaginé un album entièrement inspiré de Bussang. Chaque morceau correspond à un lieu propre du territoire, où il mêle des enregistrements pris dans la commune. Ici, il propose un moment en trois temps commençant à l'Église, dans une ambiance spirituelle, avec l'orgue, avant de se poursuivre au Théâtre et sur scène, avec de l'électro et de la pop.

Hériter des brumes, que vous venez d'évoquer, raconte pour sa part l'histoire de la structure à travers celle d'une troupe de théâtre. Comment la reconstituez-vous ?

J.D. : On dirait que c'est un feuilleton, car elle est divisée en six parties et pensée comme une véritable série, avec toute cette dimension halletante et de suspense. C'est une pièce qui se joue sur la scène extérieure, dans le parc du Théâtre du Peuple. Je la monte, mais le texte a été commandé à deux auteurs de théâtre, Alix Fournier-Pittaluga et Paul Francesconi. Puisque ce ne sont pas des historiens, ils ont pu prendre quelques libertés, apporter leur propre réflexion. Ce n'est donc pas un documentaire, ils s'inspirent du lieu mais n'ont pas pour ambition d'établir une vérité. On emmène le spectateur dans l'aventure folle qu'a été cette utopie, à travers les

dramas, les guerres, l'amour. À chaque fin d'épisode, on dirait que le Théâtre ne va pas se relever. Il y a également plein de niveaux de lecture différents, car les comédiens, professionnels et amateurs, peuvent se jouer eux-mêmes, interpréter des personnages historiques ou bien incarner les protagonistes des pièces de Maurice Pottecher, le fondateur du Théâtre.

Une autre création est *Le Roi nu* (19/07-30/08), portée par Sylvain Maurice et adaptée de l'œuvre éponyme d'Eugène Ionesco (1934).

J.D. : Sylvain m'a en effet proposé cette grande aventure collective, capable de rassembler un maximum de personnes, ce qui collait bien avec nos exigences. C'est aussi la première fois qu'il est invité à Bussang.

Sylvain Maurice : Avec dix-huit interprètes au plateau, nous gardons la cinquantaine de personnages originaux. Cette œuvre parle d'un tyran, un roi méchant qui, sans s'en apercevoir, est aussi un bouffon. Toute sa cour, qui a peur de lui, flatte les nouveaux habits qu'il a achetés auprès de tisserands... alors qu'en fait, il se retrouve complètement nu. C'est une comédie grinçante sur le pouvoir qui n'est pas sans faire penser à certaines figures politiques actuelles.

Comment vous saisissez-vous de ce récit, inspiré de trois contes d'Andersen ?

S.M. : Je ne rajoute rien à l'intrigue, j'essaie d'avoir une chose très enlevée, assez rapide, avec des musiques en live. Deux musiciens alternent rock et pop avec guitares, basses, guitares électriques, batterie, percussions et sampler. Il y a un hymne, plutôt joyeux, qui explique comment les gens se font embrigader. L'esprit, décalé, se retrouve aussi dans les costumes, très fantaisies, inspirés de rockstars comme Freddie Mercury, Bowie, Prince mais aussi de styles à la Tim Burton ou

Wes Anderson. La scénographie utilise bien sûr le Théâtre du Peuple, son architecture et son mur, qui s'ouvre sur la végétation. Nous créons aussi trois escaliers mobiles dans l'esprit de l'illustrateur Escher. Ce ne sera pas aussi virtuose, bien sûr, mais l'idée est que ces marches et portes dérobées instaurent un côté guignol, marionnettique, en faisant ressortir le règne de la peur de ce roi qui se prend pour une pop star.

Enfin, Julie, vous reprenez *Je suis la bête* (01-30/08), premier spectacle de votre compagnie des trois Parques.

J.D. : Je dirais même qu'il s'agit davantage d'une récréation, pensée pour le Théâtre. Cette pièce a voyagé pendant huit ans, en France et à l'étranger. Elle parle de forêt – le lien est tout trouvé –, du monde des bêtes, de notre rapport au vivant et à l'autre. L'écrin du lieu permet par conséquent de lui donner une dimension plus puissante. J'y apporte peu de changements. Le texte a mûri, donc une petite partie a été retravaillée avec l'autrice, Anne Sibran. Certaines scènes sont remodelées pour s'adapter à l'endroit. On a par exemple modifié le début, la façon dont le public entre dans la salle. D'habitude, il arrive dans le noir. C'était impossible de reproduire ça ici, donc on a fait les choses différemment.

Au Théâtre du Peuple et dans différents lieux de Bussang jusqu'au 31 août theatredupeuple.com

> La deuxième édition des Journées du Matrimoine (13 & 14/09), dédiée à la [re]découverte des figures féminines du Théâtre du Peuple, clôture la saison



Le comédien Manuel Le Lièvre (à gauche) est enthousiaste à l'idée de jouer pour la première fois au Théâtre du peuple. Photo Florent Seiler

Le programme est dense et pendant plus de deux mois se succéderont sur scène, des comédiens amateurs et professionnels. Une exception bussenette qui nécessite une dérogation spéciale du ministère de la Culture. Parmi les artistes figurent Manuel Le Lièvre et Astrid Beltzung de la pièce du *Roi nu*. Lui est professionnel, elle est amatrice. « Je suis ravi et j'attendais ça depuis un petit moment », s'enthousiasme le comédien. Celui-ci est vite rejoint par sa paire : « C'est la quatrième fois que je joue et j'ai toujours autant de plaisir à monter ici. »

Jouer à Bussang, « un moment de convivialité »

Si tous deux sont impatients de goûter aux joies de jouer dans les Vosges c'est qu'ils ont leur raison. « Les gens qui viennent voir des spectacles ici sont très attachés au lieu. Mes amis m'ont dit que c'était extraordinaire », confie le comédien. Une alchimie avec le public à laquelle Astrid a déjà pu goûter par le passé : « Il y a cette proximité avec les gens. On boit un coup avec tout le monde, on discute, c'est un moment de convivialité. » Le rendez-vous est donc donné à partir du 19 juillet.



17 JUILLET 2025 LA RÉDACTION

Bussang – « Le Roi nu » ouvre la saison 2025 du Théâtre du Peuple !

Evgueni Schwartz / Sylvain Maurice.

Du 19 juillet au 30 août 2025

Jeudi, vendredi, samedi et dimanche à 15h

« Je n'écris pas un conte pour dissimuler une signification, mais pour dévoiler, pour dire à pleine voix, de toutes mes forces, ce que je pense. » Evgueni Schwartz

Scénario :

Henri, modeste gardien de cochons, et Henriette, une belle princesse au caractère bien trempé, tombent fous amoureux. Mais le père d'Henriette lui a choisi pour mari le Roi le plus terrible, un tyran sans limite qui fait régner la terreur. Henri, pourtant banni, ne se décourage pas et, accompagné de son ami Christian, va déployer intelligence et audace. À l'issue d'un stratagème aussi drôle que cruel, le rusé Henri retrouvera son Henriette. Surtout il mettra littéralement à nu le tyran, le rendant ridicule aux yeux de celles et ceux qu'il avait asservis : humilié et dépité, le dictateur s'enfuira laissant enfin le peuple recouvrer ses droits.

« Le tyran est un bouffon : il fait le show, danse sur Village People, sature les écrans et pour humilier constamment, la vulgarité en bandoulière. Mais prisonnier de son reflet, il finit dans le plus simple appareil, nu comme un ver. C'est ainsi qu'en s'inspirant de trois contes d'Andersen (et principalement Les habits neufs de l'Empereur), Schwartz déshabille littéralement la tyrannie avec autant de poésie que de férocité. Il est notre contemporain. J'ai alors imaginé à Bussang, au cœur de la forêt, une fédération d'ami·e·s – spectateurices et artistes réun·es – communier dans un rire authentique, à l'opposé de l'ironie obscène des sunlights. Avec l'espoir que, grâce au théâtre, nous pourrions montrer l'imbécilité et l'arrogance des puissants.

Sylvain Maurice, metteur en scène.

Rencontre avec l'équipe du spectacle tous les vendredis après la représentation à 18 heures 30 dans le parc.

Veillée avec André Markowicz, traducteur du Roi nu.

Samedi 26 juillet à 19h dans le parc, entrée libre.

Atelier enfants

Le samedi 26 juillet, un atelier enfant est proposé pendant la représentation du Roi nu avec Margaux Zimmermann, comédienne et pédagogue de l'Effrontée Cie. Les enfants de 6 à 12 ans seront pris en charge pendant toute la durée du spectacle et profiteront d'un atelier théâtre autour de la pièce, d'un goûter. À 14h30 et jusqu'à 30 minutes après la fin du spectacle.

Tarif : 20 € / enfant (goûter offert).

Réservation obligatoire au plus tard 48h avant, dans la limite des places disponibles : reservation@theatredupeuple.com.

18/07/25

3 grand est





VM Au Théâtre du peuple de Bussang, la saison estivale est lancée avec “Un Roi nu” façon comédie grinçante réjouissante

Le coup d'envoi de la saison estivale du Théâtre du peuple de Bussang a été donné ce samedi avec *Un Roi nu* revisité façon comédie à l'humour ravageur par Sylvain Maurice. Une lecture très actuelle des soubresauts du monde portée par une troupe enjouée sensationnelle, dans une esthétique colorée kitsch à souhait.

Sabine Lesur - 19 juil. 2025 à 18:30 | mis à jour hier à 15:08 - Temps de lecture : 4 min



Henriette (Hélène Rimenaid à droite), la fille du roi au look très Blanche-Neige rêve d'épouser Henri (Mikaël-Don Giancarli à gauche), un garçon porcher... au grand désespoir de son père. Photo Victor Salvador

Ceux qui ont apprécié l'ère **Pierre Guillois, auteur, metteur en scène** et directeur du **Théâtre du peuple** de 2005 à 2011 et ses pièces délicieusement loufoques (*Les Affreuses* , *Le gros, la vache et le mainate* ...) à l'humour provoc un brin trash parfois, y verront quelques parentés réjouissantes.

Le coup d'envoi de la saison estivale de cette scène mythique a été donné ce samedi **avec la première d' *Un Roi nu* d'Evgueni Schwartz** au ton décoiffant. Avec à la mise en scène Sylvain Maurice, à qui **Julie Delille a confié le spectacle d'après-midi (trois heures)** , cœur battant du réacteur Bussang.

Photos

Un Roi nu culotté et grinçant en ouverture de saison au Théâtre du Peuple de Bussang

Vosges Matin - Hier à 12:30 | mis à jour aujourd'hui à 09:11 - Temps de lecture : 1 min



01 / 19

Un Roi nu (extra Manuel Le lièvre) vulgaire et pédant qui n'est pas sa rappler certains chefs d'état outranciers. photo Victor Salvador

Les trompettes de Maurice Jarre ont sonné ce samedi le coup d'envoi de la saison estivale du Théâtre du Peuple avec le spectacle d'après-midi, *Le Roi nu*, d'Evgueni Schwartz, mis en scène par Sylvain Maurice. Une farce sur le pouvoir au ton burlesque, revisitée à la sauce kitsch et actuelle avec une troupe enjouée, qui mêle cinq comédiens pros et 12 amateurs. Une création très politique jubilatoire qui nous renvoie à nos démocraties actuelles et aux totalitarismes quels qu'ils soient, dans un chouette esprit cabaret et décalé qui invite au rire et à la réflexion, dans une belle ambiance chorale.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Le roi nu, d'Evgueni Schwartz, mise en scène de Sylvain Maurice, au Théâtre du Peuple de Bussang

Juil 23, 2025 | Commentaires fermés sur Le roi nu, d'Evgueni Schwartz, mise en scène de Sylvain Maurice, au Théâtre du Peuple de Bussang



© Vincent Zobler

fff article de Denis Sanglard

Il était une fois... Si un prince quelque fois peut épouser une bergère, une princesse peut bien épouser un porcher. Seulement voilà, dans les contes rien n'est jamais simple. La princesse Henriette, au caractère bien trempé, ne peut épouser son Henri. Promise au roi voisin, véritable tyran, elle n'a pas d'autre choix que d'obéir aux ordres paternels qui exigent un mariage de même rang. Oui, mais le rusé et intelligent Henri, pourtant banni, aidé de son ami Christian, va déployer mille ruses et stratagèmes pour épouser sa princesse. Surtout il va mettre à bas le tyran, le mettre littéralement à nu, rendu ridicule aux yeux de son peuple cruellement asservi, lequel retrouve ses droits et sa liberté. Et Henriette d'épouser son Henri.

Écrit en 1934, **Le roi nu** tresse trois contes d'Andersen. *La Princesse et le Porcher*, *La Princesse au Petit Pois*, *Les Habits neufs de l'Empereur*. L'écrivain, dramaturge et journaliste russe Evgueni Schwartz (1896-1958), aussi malin qu'Henri, par cette fable caustique met à nu lui aussi la tyrannie contemporaine. Ce roi vaniteux, ce despote cruel, entouré d'une cour servile et volontairement aveugle, c'est aussi bien Staline qu'Hitler. « Je n'écris pas un conte pour dissimuler une signification, mais pour dévoiler, pour dire à pleine voix, de toute mes forces, ce que je pense. » Magie et ironie des contes d'être universels et intemporels, aujourd'hui naturellement nos yeux décillés par ce conte se tournent vers Trump, Poutine, et leurs confrères confis d'autoritarisme, apprentis fascistes convertis à l'ultra-libéralisme, ce faux-nez qui n'est que nouvelle dictature. La naïveté des contes n'étant qu'une vérité sans fard, aussi nue qu'un roi dépouillé, point n'est besoin de filtre, de fatras dialectique pour comprendre toute la charge satirique et politique derrière le merveilleux contenue dans cette pièce abrasive et d'une lucidité imparable. C'est une pièce pour adulte mais pour qui n'a pas oublié son regard d'enfant. Ode à la persévérance aussi, où l'erreur et l'obstination peuvent être le corolaire de la liberté. C'est peut être ça, cette liberté absolue, résolue et têtue, la résistance face à la tyrannie, que représentent Henri et Henriette.

Sylvain Maurice l'a bien compris qui, le texte en avant et le conte au cœur, met en scène cette pièce avec simplicité, rigueur et épure. Une ligne claire et joliment coloré, illustrée musicalement de petites notes pimpantes, une partition sautillante jouée en live par deux musiciens complices. Point de décor, plateau nu traversé de quelques praticables, escaliers mobiles, parcouru au galop par une troupe à l'unisson, ou le « nouage », mélange d'amateurs et de professionnels, fait encore merveille. Sylvain Maurice n'ajoute ni ne retranche, le conte se suffisant à lui-même, adopte une littéralité volontaire et heureuse traversée d'inventions poétiques et ludiques, parfois loufoque, qui jamais ne se déroute du texte de Schwartz traduit par André Markowicz. Explose ainsi toute la charge corrosive et retorse de cette fable.

On aime ces petits cochons, drôles de trolls montagnards affublés d'un groin, ces dames de compagnies en fleurs aussi raides que leur jupes en corolles, cette cour royale, hypocrite, duplice et terrorisée, ce fou catatonique, cet impayable ministre « des tendres sentiments » et bien évidemment Henri, Henriette et le Roi. Sans oublier Christian, ami et complice, sans qui Henri ne pourrait pas atteindre son but. Une direction d'acteur au cordeau où nul ne tombe dans la caricature, dans la bouffonnerie, mais au contraire sont d'une justesse épatante et sans défaut. Manuel Le Lièvre campe un roi magistral, potentat histrionique narcissique et toupillant, toujours en mouvement, toujours en représentation, arrogant, fat, d'un naturel troublant dans l'abjection et la conscience d'un pouvoir qui ne tient que par « un miracle » et surtout l'assujettissement d'un peuple considéré comme imbécile. Avec ça une garde-robe à faire pâlir Anna Wintour. Il est drôle, aussi drôle qu'inquiétant – cette duplicité fait froid dans le dos – et son discours obscène et vulgaire, sans emphase jamais, n'en demeure pas moins violent. Ici on interdit les mariages mixtes, les langues étrangères et brûle les livres sans distinction.

Dans ce lieu qui fête son jubilé, ce théâtre de bois unique, 130 ans d'une utopie toujours vive initiée par Maurice Pottecher, où le terme de Théâtre Populaire (« Par l'art, pour l'humanité » inscrit au fronton du manteau d'Arlequin pour devise) prend toute sa valeur, encore plus aujourd'hui où la culture devient une variable d'ajustement et se trouve menacée de finir reléguée au camping, le conte d'Evgueni Schwartz a trouvé son écrin tout naturel. Où l'on retrouve perpétuée aujourd'hui par Julie Delille, la force et la volonté ferme de ce lieu, cet idéal pérenne d'un théâtre engagé, exigeant dans le choix de son répertoire, toujours adapté au lieu, et qui rassemble. Où « *L'Essentiel n'est-il pas de croire qu'on peut bien faire quand on veut faire bien ?* » Maurice Pottecher.



Sylvain Maurice © Tazzio Paris

EN APARTÉ

Sylvain Maurice : « Le narcissisme des tyrans est une donnée qui traverse l'histoire »

Le metteur en scène est l'invité du Théâtre du Peuple de Bussang, où il présente tout l'été une nouvelle création, *Le Roi Nu* d'après Evgueni Schwartz.

Emma Poesy
23 juillet 2025

Comment votre choix s'est-il porté sur *Le Roi nu*, pour ce premier été que vous passez comme metteur en scène invité à Bussang ?

Sylvain Maurice : C'est une pièce que j'adore ! Il était évident pour moi que j'allais la proposer à **Julie Dellile**, la directrice du Théâtre du Peuple. *Le Roi nu*, c'est un texte inspiré des contes d'Andersen. Il a été écrit au moment de la montée des périls et des tyrans et met en scène un roi tyrannique qui, désireux d'avoir de beaux vêtements, se fait duper par des tisserands du royaume. Ceux-là lui font croire qu'il portera une étoffe superbe et visible seulement des personnes les plus intelligentes.

Sauf qu'évidemment, le roi est nu, et cette nudité va pousser le peuple à se révolter. L'auteur de ce texte, Evgueni Schwartz, use avec talent de l'humour pour démonter ce système de la tyrannie. D'une certaine manière, il parvient à en montrer la part terrible.

Et vous pensez que ce texte fait écho à ce que l'on peut lire, ces temps-ci, dans les journaux...



© Vincent Zolber

Sylvain Maurice : Je ne suis pas historien, je n'ai donc pas la légitimité de vous dire que nous revivons les années 1930. En tous cas, ce roi rappelle beaucoup certaines figures contemporaines. Le narcissisme des tyrans est une donnée qui traverse l'histoire. C'est ce qui rend cette fable aussi actuelle. Et puis, il y a dans le texte une drôlerie qui permet de jouer sur deux niveaux. D'un côté la comédie, de l'autre la dimension profonde de la fable. C'est ce cocktail qui en fait un spectacle profondément populaire et accessible. C'est sans doute aussi cette donnée qui m'a poussé à le monter à Bussang, où l'on milite depuis toujours en faveur d'un théâtre populaire.

Adhériez-vous au projet du Théâtre du Peuple, avant d'y être invité ?

Sylvain Maurice : J'y adhère à tout point de vue : la place donnée aux amateurs, la perspective d'exigence, le partage, l'idée de communauté... On y est un peu comme dans un phalanstère, où l'on cherche à fédérer pour créer un langage commun.

Est-ce différent de jouer avec des comédiens amateurs ?



© Vincent Zobler

Sylvain Maurice : Non, ça ne change rien. Évidemment, les acteurs professionnels tirent le groupe en avant. Ils partagent aux autres leur expérience et le plaisir artistique du jeu. Mais, à force, on ne fait plus la différence entre amateur et pro. Les amateurs apportent leur propre singularité et leur poésie à la proposition. Je n'ai pas essayé d'en faire des professionnels, ils n'ont pas besoin de l'être. Ce qui compte, c'est d'adhérer pleinement au projet. D'avoir envie de s'investir dans cette pièce qui touche tout le monde, et de croire en la nécessité, en ce moment, de pouvoir rire de choses inquiétantes qui régissent notre monde actuel.

Le Roi nu, d'après Evgueni Schwartz

Au Théâtre du Peuple de Bussang

Du 19 juillet au 30 août 2025

Durée 3h.

Texte Evgueni Schwartz

Traduction André Markowicz

Mise en scène et scénographie Sylvain Maurice

Avec Nadine Berland, Maël Besnard, Mikaël-Don Giancarli, Manuel Le Lièvre, Hélène Rimenaid, les comédien-nes amateures de

la troupe 2025 du Théâtre du Peuple : Michèle Adam, Flavie Aubert, Astrid Beltzung, Jacques Courtot, Hugues Dutrançois, Betül

Eksi, Éric Hanicotte, Igor Igrok, Fabien Médina, Denis Vemclefs, Vincent Konik

et les musiciens Laurent Graïs et Dayan Korolic

25/07/25



inter

Grille des programmesPodcastsInfoCultureHumourMusiqueVie quotidienneLa musique d'Inter

Le Théâtre du Peuple de Bussang fête ses 130 ans avec "Le Roi nu"

Par Stéphane Capron · Vendredi 25 juillet 2025

▶ REPRENDRE (3 min)



Le Roi Nu au Théâtre du Peuple - Vincent Zobler

cult. news

Actualités

Théâtre

« Rieurs de tous les pays, unissez-vous ! » : Sylvain Maurice met en scène « Le Roi nu » au Théâtre du Peuple

par Amélie Blaustein-Niddam
25.07.2025



Invité pour la première fois au Théâtre du Peuple à Bussang, Sylvain Maurice crée une mise en scène du *Roi nu*. Interview.

Mettre en scène *Le Roi nu* aujourd'hui, c'est rappeler que les tyrans ont toujours le même visage. Qu'est-ce qui, dans la pièce de Schwartz, vous semble particulièrement résonner avec notre époque ?

Cette question simple appelle une réponse complexe : la pièce écrite en 1934 cible très directement Staline et Hitler. La montée des périls aujourd'hui est-elle la même ? Je ne le crois pas. Pour autant, le monde va très mal et la fable d'Evguéni Schwartz résonne terriblement à travers des thèmes comme l'obsession de la pureté du sang, l'antisémitisme, le nationalisme, la défiance envers la pensée et la science, le déni du réel, la propagande : la guerre est, hier comme aujourd'hui, un spectre effrayant. Mais le thème central de la pièce, en 1934 comme en 2025, c'est le narcissisme des puissants, leur manque d'inhibition, le spectacle permanent qu'ils offrent d'eux-mêmes à travers le culte du chef. C'est précisément à cet endroit qu'Evguéni Schwartz est visionnaire. Il ignorait évidemment tout des réseaux sociaux et de leur détournement à des fins de propagande, mais il avait tout compris de *l'hubris* des maîtres du monde, et singulièrement de leur a-culturation. Il avait pressenti que l'on pouvait ériger l'ignorance et même l'idiotie comme valeurs cardinales. *Le Roi* le dit très bien : « Nous, on est bien ! ». Il ne voit pas plus loin.

Vous avez imaginé ce spectacle comme une fête collective, avec la participation d'amateur·ices et la présence de musiciens sur scène. Qu'est-ce que ce choix change dans la façon de raconter cette fable politique ?

Ce choix ne change rien. Amateur·trices et « pros » sont au service du projet. Nous sommes soudés, bienveillants, solidaires, complices. Je voulais une forme de cabaret, spectaculaire et théâtral, et tout le monde était sur le pont dans cet objectif. Car *Le Roi nu* est aussi, à travers la ré-écriture par Schwartz du Conte d'Andersen, *Les habits neufs de l'Empereur*, une pièce sur l'illusion théâtrale : nous voyons ce que le Roi ne voit pas. C'est d'une autre façon ce que se propose Hamlet pour démasquer Claudius : le théâtre dit le réel en démasquant le tyran. La ruse – qui est un outil puissant pour résister – est du côté des opprimés. Le théâtre nous aide à y voir clair. Il nous décille. Nous avons tous travaillé pour porter cet enjeu.

Le tyran de Schwartz est à la fois grotesque et terrifiant, il fait rire autant qu'il inquiète. Comment avez-vous travaillé cette ambivalence avec les comédien·nes ?

C'est la question ! Schwartz écrit en effet avec la peur de la censure. Mais son grotesque est la une réponse esthétique à une question politique. Il veut, de mon point de vue, davantage susciter le rire – comme un jeu de massacre – que l'effroi. Car au moment où il écrit, la terreur règne : il cherche à libérer le spectateur par le rire. Il est, pour des raisons contextuelles, à l'opposé de Brecht qui dénonce frontalement le fascisme. Son enjeu n'est pas de dénoncer, son enjeu, de mon point de vue, c'est de jouer de l'implicite pour fédérer. J'ai davantage pensé à Guignol et à Chaplin qu'à des références politiques. Bien entendu, nous avons Trump et Poutine dans le viseur, mais ce que nous avons recherché, c'est d'abord une connivence avec le public : le seul message de la pièce, de mon point de vue, c'est la capacité de dire « le tyran est un bouffon ». Mais c'est pour moi un message très puissant ! Le rire – ce rire bienveillant et authentique à l'opposé du rire des cyniques – est le meilleur remède pour se révolter : « rieurs de tous les pays, unissez-vous ! ».

Vous parlez d'une "fédération d'ami·es" réunie au cœur de la forêt de Bussang. En quoi le lieu influe-t-il sur votre manière de concevoir le théâtre et cette mise en scène en particulier ?

Bussang, c'est un phalanstère, c'est une utopie concrète : on est une cinquantaine de personnes réunies pendant 3 mois et on invente et vit ensemble, quels que soient nos parcours de vie. C'est une sorte de « rêve de théâtre ».

Pour un spectacle qui s'adresse aussi aux enfants, comment avez-vous trouvé l'équilibre entre la dimension burlesque, la poésie et la cruauté du propos ?

La cruauté, les enfants, ils connaissent. En rire ensemble, toutes générations confondues, c'est un beau projet, non ?

Créer dans la conjoncture actuelle est un défi, quel maillage a été nécessaire pour que ce spectacle advienne ?

Ma compagnie [Titre Provisoire], conventionnée par la DRAC – Bretagne, et le Théâtre du Peuple sont producteurs associés au projet. C'est une vraie collaboration. Je ne crois pas, pour le théâtre public, à un système alternatif qui viendrait se substituer au soutien de l'Etat et des collectivités territoriales. Toute baisse est une démission. En revanche, oui, on peut faire davantage faire converger les intérêts des lieux et des compagnies, et renforcer nos liens avec les politiques : on décrit parfois les artistes comme arrogants, mais le penser c'est ignorer que nos métiers sont d'abord une vocation, qui exige énormément de sacrifices : il y a quelques élu.e.s, mais beaucoup de pauvreté, et celle-ci ne cesse de s'étendre (et je ne parle même pas de la situation des auteurs ou des plasticiens). Face à la conjoncture actuelle, nous devons plus que jamais être unis. C'est ce que nous avons essayé à travers ce partenariat compagnie et lieu, à Bussang. C'est pourquoi, j'aimerais reprendre le spectacle, sur d'autres territoires avec de nouveaux publics. La question des amateurs se pose d'abord en termes d'appropriation : comprendre le théâtre de l'intérieur est politique.

Le Roi nu est à retrouver au Théâtre du peuple à Bussang du 19 juillet au 30 août 2025 à 15h
Visuel : ©Tazzio Paris

Le Club de Mediapart

Participez au débat

BILLET DE BLOG 27 JUILLET 2025

Le Théâtre du peuple fête royalement ses 130 ans

Le metteur en scène Sylvain Maurice signe avec « Le roi nu » du russe Evgueni Schwartz, le spectacle de 15h, première reine de Bussang, Julie Delille reprend le soir l'extraordinaire « Je suis la bête » et un feuilleton raconte les cent trente ans du Théâtre du peuple créé par Maurice Pottecher. Cet été, pour son jubilé, le Théâtre du peuple se résume en un mot : jubilons



jean-pierre thibaudat



Façade du Théâtre du peuple © Jean-Louis Fernandez

Au milieu de la pièce *Le roi nu*, le cuisinier du roi explique en chuchotant à Henri (amoureux de la princesse promise en mariage au roi) qu'un jour est venue « la mode » « de brûler les livres sur les places publiques. Pendant trois jours ils ont brûlé les livres qui étaient réellement dangereux ».

Mais la mode n'a pas passé. Là, ils se sont mis à brûler tous les livres, sans distinction. Maintenant les livres il n'y en a plus du tout. On brûle de la paille ». La pièce date de 1934. On pense, bien sûr, aux bûchers de livres dans l'Allemagne nazi à l'époque. Mais pas seulement, tout comme l'auteur. En voyant la pièce aujourd'hui, on pense à la façon dont bien des dirigeants, de Poutine à Trump, n'ont cessé de tout contrôler et de nuire d'une façon ou d'une autre à ceux qui entravent ou contestent leur chemin.

En son temps, la pièce de Schwartz ne fut pas mise en scène par ordre du Kremlin (mort en 1958 à 61 ans d'une crise cardiaque, il ne la verra jamais sa pièce montée dans un théâtre). En Russie, en 1934, le roi Staline et ses proches, serviles serviteurs, se méfiaient des écrivains qui n'obéissaient pas à la ligne du réalisme socialiste. La pièce *Le Roi nu* en est loin : elle mêle et emberlificote trois contes d'Andersen : *La Princesse et le porcher*, *La Princesse au Petit Pois* et *Les habits neufs de l'empereur*. et les lectures biaisées vont bon train.

Henri le porcher (Mikael-Don Giancari) est amoureux de la princesse Henriette (Hélène Rimenaïd) promise au roi tyrannique entouré de conseillers, courtisans et premier ministre (Jacques Courtot) prêts à obéir aux ordres les plus absurdes ou les plus sanguinaires. Au premier regard d'Henri, la princesse, promise au roi, en tombe amoureuse. Henri et son ami Christian (Maël Besnard) vont inventer des tas de stratagèmes pour ruiner le futur mariage royal. Ils s'arrangeront pour devenir les couturiers du roi et lui concocter une tenue de mariage faite de tissus si transparents qu'ils sont inexistantes, une tenue si magnifique, assurent-ils au tyran, que lui seul peut voir. De fait, il est nu. Et ridicule. La foule exulte.

Loin des longues énumérations novariniennes dont il est passé maître, voici le formidable Manuel Le Lièvre faisant merveille dans ce rôle de roi aussi autoritaire et sanguinaire que bouffon de lui-même. Il est le moteur, le meneur d'une distribution mêlant astucieusement des professionnels et des amateurs de longue ou fraîche date. Outre une mise en scène enlevée, Sylvain Maurice signe également une scénographie simple, mouvante et efficace. Il a su également s'entourer de très bons collaborateurs : Laurent Graïs et Dayan Korolic pour la composition musicale live, Rodolphe Martin à la lumière, Fanny Brouste aux costumes. A leurs côtés, Benoît Colardelle, le directeur technique du théâtre, Alban Thiebaut à la régie générale et leurs équipes sont aux taquets.

Au début du spectacle, le public est accueilli au fond de la scène par ce qui lui est habituellement longtemps caché: le paysage d'une pente herbeuse bordée d'arbres, le symbole même du Théâtre du peuple, son inépuisable ravissement. Le fond de scène se referme et la pièce commence. Il se rouvrira à l'heure du dénouement pour voir le roi nu (excepté un petit caleçon couleur or) descendre la colline herbeuse et entrer sur le plateau. Merveilleux moment. On croirait la pièce écrite pour le Théâtre du peuple de Bussang, bon signe.

Julie Delille dirige le Théâtre du peuple depuis 2023, première femme à occuper ce poste. Elle y habite à l'année (contrairement à la plupart de ses récents prédécesseurs) et entend faire vivre le Théâtre du peuple chaque saison et non seulement les seuls mois de juillet et août. Et ainsi rendre concrète, hiver comme été, la devise de Maurice Pottecher inscrite au fronton du théâtre : « *par l'art, pour l'humanité* ». Qui sait, tombera-t-elle peut-être un jour sur une pièce de cet auteur prolifique qui n'aura pas vieilli et y trouvera de surprenants atours. En attendant, après enquête auprès des habitants et en fouillant dans les livres et les archives du Théâtre du peuple, sous le titre *Hériter des brumes*, un feuilleton théâtral en six épisodes raconte l'histoire de cette aventure probablement unique au monde. Julie Delille met en scène ce feuilleton écrit par Alix Fournier-Pittaluga et Paul Francesconi, la scénographie et les costumes sont signés Clémence Delille (sortie il y a quelques années de l'école du TNS alors que sa sœur aînée Julie, quelques années auparavant était sortie, elle, de l'école de Saint Etienne). Julien Lepreux qui assure la création musicale de ce spectacle proposera également sous le titre *Rouge gazon* une soirée uniquement musicale dans différents lieux de Bussang.

Last but not least, après le spectacle traditionnel de 15h (heure d'aujourd'hui, dit-on, aux horaires de trains permettant, aux parisiens de faire l'aller-retour dans un laps de temps limité, ce qui n'est plus guère le cas aujourd'hui depuis la fin des trains de nuit), Julie Delille aussi actrice que metteuse en scène et donc directrice de théâtre, assure le spectacle du soir en reprenant son spectacle *Je suis la bête* où elle est seule en scène (mais c'est tout sauf un « seule en scène »), fabuleux spectacle (lire [ici](#)) d'après un livre d'Anne Sibran laquelles, un soir, viendra à Bussang converser avec les spectateurs.

Quel beau programme !

Au Théâtre du Peuple, un « Roi nu » en pleine nature



Photo Vincent Zobler

À Bussang, le Théâtre du Peuple célèbre cette année ses 130 ans d'utopie. L'une des pièces maîtresses de cet anniversaire, intitulé « Jubilons ! » par la directrice du lieu, Julie Delille, est *Le Roi nu* d'Evgueni Schwartz. Finement menée par Sylvain Maurice avec des acteurs amateurs et professionnels, cette grande farce sur le pouvoir offre une fête aussi populaire qu'exigeante.

Le jour où nous nous rendons au Théâtre du Peuple, le 25 juillet, un tournoi de « *pétanque en poésie* » aux couleurs de cette institution mythique a lieu à Bussang, à la Halle de la Mouline. La Société des Fêtes, qui organise à l'année ce type d'événement, est l'une des seize associations de la ville et des communes alentours à avoir participé avec l'équipe et les artistes du théâtre à la construction du Jubilé, l'anniversaire des 130 ans du lieu dirigé depuis 2024 par la metteuse en scène Julie Delille. Du mois de juin à la fin août, les « rituels de célébration » avec lesquels la nouvelle directrice et son équipe cherchent à « réinventer les liens entre les habitants et le théâtre » sont divers et variés. Au Casino de Bussang, l'Harmonie Bussang a par exemple donné un concert avec le soutien du Club Couture Détente et Patchwork. L'association Idéal 88 a quant à elle donné un « bal de rencontre entre les habitant-es d'ici et de passage », avec la complicité de l'équipe du feuilleton *Hériter des Brumes*, une autre belle initiative de Julie Delille pour son programme qu'elle a intitulé « Jubilons ! », avec la simplicité joyeuse et affairée qui la caractérise. Dans ce spectacle en six épisodes d'une heure chacun, écrit pour l'occasion par **Alix Fournier-Pittaluga** et **Paul Francesconi**, mis en scène par Julie Delille et interprété par des comédiens amateurs et professionnels, il s'agit de retracer l'histoire de l'utopie théâtrale « *par l'art, pour l'humanité* » imaginée en 1895 par Maurice Pottecher. Cette petite saga fort prometteuse entend réactiver la mémoire de l'utopie originelle, interroger les raisons de sa pérennité et son avenir possible.

Dans un tout autre registre, *Le Roi nu* d'Evgueni Schwartz mis en scène par Sylvain Maurice est aussi une réponse à cette grande question de l'utopie que brasse le Jubilé. Après *Le Conte d'hiver* de Shakespeare, avec lequel Julie Delille se présentait l'été dernier aux habitants de la région et aux amoureux du Théâtre du Peuple qui viennent d'un peu partout en France et même parfois de plus loin, ce spectacle occupe le créneau de l'après-midi, celui de 15 heures – selon la légende colportée par la directrice, gourmande des anecdotes du passé du lieu où elle a élu domicile dès sa nomination, cet horaire inhabituel vient du temps où une gare reliait directement Paris à Bussang. Écrite par l'auteur russe en 1934, la pièce présente les qualités parfaites pour répondre à la singulière confrontation qui se joue, selon la sociologue **Anne Labit**, « *entre théâtre à vocation locale, assimilée parfois à populaire, et théâtre à vocation nationale, assimilée parfois à élitiste* ». Associée par Julie Delille au Théâtre du Peuple afin d'enquêter sur les liens de l'utopie pottecherienne avec son territoire, la chercheuse transcrit dans sa riche étude *Le Théâtre, le Peuple et le Territoire – Pièce sociologique en deux actes* de nombreuses paroles de locaux relatant la dégradation du rapport entre théâtre et habitants dans les années qui ont précédé l'arrivée de la nouvelle directrice. Par la fable, *Le Roi nu* met en scène un conflit entre gens du peuple, représentés notamment par le porcher Henri et son ami Christian, tisserand de métier, et personnes de la haute : une princesse et son père, le roi, ainsi qu'un souverain voisin que la première est censée épouser, mais qu'elle rejette avant même d'en constater la très grande ineptie.

La séparation entre les deux extrêmes de la société est d'emblée ébranlée dans la pièce d'Evgueni Schwartz, qui s'ouvre par le récit énamouré d'Henri à un Christian fatigué de l'avoir entendu « *cent une fois* » de sa rencontre avec la princesse Henriette « *tellement mignonne, mais tellement jolie* » qu'il décide au premier regard de l'épouser. Entreprise qu'il mènera à bien avec l'aide de son ami, malgré bien des tentatives des puissants de maintenir une coupure nette et franche avec le peuple. **Sylvain Maurice prend la pièce pour ce qu'elle est : une farce aux accents bouffons généreux**, qui, sous les atours du conte – la pièce est une adaptation très libre de trois contes d'Andersen, *La Princesse et le Porcher*, *La Princesse et le Petit Pois* et *Les Habits Neufs de l'Empereur* –, dénonce et moque la façon dont les grands de ce monde font avec le pouvoir qui leur est donné. En débutant le spectacle avec le célèbre fond de scène du Théâtre du Peuple ouvert sur la forêt vosgienne, où l'on voit gambader des créatures masquées, le metteur en scène affirme d'emblée son désir d'épouser pleinement la singularité du lieu. Affublés de nez de cochon en guise de masques, les acteurs qui déboulent ainsi jusque sur le plateau, aussi nus que le roi d'Evgueni Schwartz, font, pour la plupart, partie des onze membres de la troupe 2025 des comédien·nes amateurices du Théâtre du Peuple, dont la présence dans la pièce de l'après-midi fait partie des règles établies par Maurice Pottecher, et jamais remises en question depuis. Les hommes-cochons sont bientôt rejoints par le reste du groupe d'amateurs, non seulement dans les costumes densément fleuris des demoiselles d'honneur et de compagnie de la princesse Henriette (**Hélène Rimenaid**), mais aussi dans le rôle du Roi père qui accourt pour tenter de rétablir la séparation entre les différentes couches de la société mise à mal par la passion naissante entre sa fille et le porcher (**Mikaël-Don Giancarli**, un autre des cinq comédiens professionnels de l'aventure).

Le Roi nu se jouant de nombreuses frontières – entre littérature pour enfants et pour adultes, entre fantaisie et critique politique –, elle se prête aussi bien à la porosité des professionnels et des amateurs qu'au double ancrage local et national attendu des créations du Théâtre du Peuple. En apportant à Bussang la dimension musicale de son langage personnel, présente notamment dans sa *Vallée de l'étonnement* (2021), d'après Peter Brook et Marie-Hélène Estienne, et dans sa *Fête des roses* (2022), version oratorio de *Penthesilée* d'Heinrich von Kleist, **le metteur en scène répond avec naturel et efficacité à la délicate équation que pose le Théâtre du Peuple à chaque artiste invité à y travailler**. Installés en corniches de part et d'autre du plateau, les musiciens **Laurent Grais** et **Dayan Korolic** sont bien plus que de simples soutiens pour les acteurs : leur partition est intégrée à la dramaturgie du spectacle, au point de faire régulièrement basculer celui-ci du côté du concert, style bal populaire. Il en va ainsi de la première visite de la princesse à son porcher, dont le chaudron magique est ici remplacé par un micro, et de plusieurs interventions du roi promis à Henriette, dont **Manuel Le Lièvre** a l'art de faire un benêt qui outrepassa la caricature grâce à une fragilité présente jusque dans les pires excès d'autoritarisme et de vantardise. Les autres personnages de la cour – le ministre des tendres sentiments interprété par **Nadine Berland**, le poète de la cour joué par **Hugues Dutrançois** ou encore le Premier ministre par **Jacques Courtot**, tous deux de la troupe amatrice – présentent moins de nuances. Ils sont de purs rouages de la comédie, à laquelle la traduction d'**André Markowicz** donne toute la dynamique et la modernité nécessaires. Sylvain Maurice et son équipe hétéroclite n'ont guère besoin de chercher à rapprocher de nous la folle fiction d'Evgueni Schwartz pour qu'elle résonne avec notre époque et ses dérives.

Censurée en Russie en 1934, parce qu'éloignée du réalisme socialiste imposé aux artistes par l'Union soviétique et lue comme une charge contre Hitler et Staline, *Le Roi nu* affiche une distance avec toute vraisemblance qui culmine lorsque Henri et Christian (**Maël Besnard**) prétendent habiller le roi d'un vêtement visible aux seuls yeux des personnes intelligentes. Cet écart par rapport au réel permet à la pièce de résister au passage du temps. **Elle fait même écho avec une force surprenante à quelques puissants de notre monde, dont la bouffonnerie est plus saillante que les compétences politiques.** Masques et décors minimalistes, que des roulettes permettent de faire apparaître à grande vitesse pour les évacuer avec la même rapidité, rappellent sans cesse la dimension théâtrale, et donc provisoire, de cette affaire totalement barrée. C'est là le signe d'une humilité qui sied bien au projet de Julie Delille, pour qui le théâtre ne saurait s'ériger au-dessus des autres activités culturelles au sens large, idée au cœur de la notion de « *lisière* » qu'elle place au cœur de son travail à Bussang et qu'évoque la sociologue Anne Labit dans son étude. En mettant les moyens de sa compagnie [Titre Provisoire] au service du *Roi nu*, et donc du Théâtre du Peuple, en assumant la production déléguée du spectacle, Sylvain Maurice réalise l'un des nombreux gestes de solidarité et d'entraide que génère encore aujourd'hui l'utopie de Pottecher, d'autant plus précieux dans le contexte actuel de coupes budgétaires qui fragilise l'ensemble de l'écosystème théâtral. Ce grand-guignolesque *Roi nu* participe avec force d'un ensemble de gestes de natures très diverses et aux esthétiques variées qui composent un ambitieux Jubilé, où Julie Delille reprend aussi *in situ*, et à la nuit tombée, son premier spectacle, *Je suis la bête*. La noirceur de ce seul en scène le situe à peu près aux antipodes de la pièce d'Evgueni Schwartz et explore une autre lisière qu'aime particulièrement à arpenter la metteuse en scène : celle qui relie l'homme au reste de la nature, puisqu'il n'y a pour elle aucune séparation qui tienne.

Chantiers de culture



Bussang, le pouvoir à nu

Au Théâtre du Peuple, à Bussang (88), **Sylvain Maurice présente *Le roi nu* d'Evguéni Schwartz** à l'affiche du 130^{ème} anniversaire de ce lieu emblématique. Sous couvert de bouffonnerie, une impitoyable satire du despotisme aux accents fort contemporains. Dans une mise en scène détonante, mêlant comédiens professionnels et amateurs.



Incroyable mais vrai, l'amour s'épanouit au plus près des cochons ! D'un seul regard Henri, le jeune porcher, est tombé amoureux d'Henriette, la princesse... Une affaire de cœur peu banale, qui n'arrive qu'aux autres, comme surgie d'**une histoire de fées et lutins dont s'empare le dramaturge russe Evguéni Schwartz (1896-1958), à la source de trois contes d'Andersen, pour composer son *Roi nu* en 1934**. Las, ainsi en a décidé son père en ce temps où les femmes n'ont ni droit à la parole ni pouvoir sur leur destinée, la demoiselle bien née est promise à un individu peu recommandable, un roi pourtant, mais un despote sans foi ni loi !



Le metteur en scène Sylvain Maurice prend l'argumentaire au pied de la lettre. **Une bouffonnerie, ce [Roi](#), qui s'affiche grandeur nature sur le vaste plateau du Théâtre du Peuple.** Le ton est donné d'entrée, lorsque la troupe de comédiens envahit l'espace, chacune et chacun affublés d'un groin du plus bel effet ! Une bouffonnerie donc, certes, mais pas que... **Derrière le rire bienvenu et partagé par le public d'emblée conquis, avance masquée une satire impitoyable des rapports sociaux,** la soumission d'un peuple aux desiderata complètement déjantés d'un despote qui n'aspire qu'à assouvir de vulgaires penchants, entouré d'une cour où courtisans- ministre des bons sentiments-général et bourgmestre ne sont que pleutres et pitoyables flatteurs. **Un pays où l'on brûle tous les ouvrages, même les livres de cuisine, où la bêtise a force de loi** quand on décrète que le « juif » est banni hors du royaume alors que « l'hébreu » y est bienvenu !



La comédie se déploie ainsi, trois heures durant, **l'énergie débordant du plateau pour squatter les balcons où, de part et d'autre, sont nichés les deux musiciens.** Une partition musicale totalement intégrée au déroulé de la supercherie que le jeune porcher, secondé par son ami Christian, met en œuvre pour gagner la main de sa belle. Le roi, plus outrancier que débile, dont le paraître l'emporte sur l'être, dont les intérêts particuliers l'emportent sur ceux de la Nation, rêve de bonnes bouffes et beaux costumes, s'amuse d'histoires ridicules que lui narre son fou de la Cour : à se demander, vraiment, lequel des deux est le vrai bouffon ! Sous couvert de dérive au réalisme socialiste alors en vigueur, Staline censurera la pièce. **Nul n'est dupe : le Roi nu illustre l'opposition à toute forme de despotisme ou de tyrannie, du totalitarisme soviétique au fascisme allemand.** Écrite en 1934, l'œuvre ne sera jamais jouée du vivant de Schwartz, il faut attendre 1960 pour que la censure soit levée.



Déguisés en tisserand, les deux amis Henri et Christian proposent leurs services à la Cour : offrir au roi un habit d'apparat dont seuls les sujets intelligents pourront apprécier la splendeur : vraiment un costume qui détonnera dans la garde-robe totalement ubuesque du monarque ! Alors que tous, pitoyables flatteurs, s'inclinent devant la prétendue beauté du tissu, **le subterfuge explose à la face du peuple : nu, le roi nu est voué au ridicule, à la vindicte populaire, au bannissement.** « La force de l'amour a vaincu tous les obstacles, nous saluons votre colère légitime contre ces murs lugubres », proclame au final Christian. Les amoureux sont libres de leurs sentiments, la foule peut alors entonner son chant de victoire :

Courtisans et intrigants,

*Nous vous rendrons moins fringants, Vous tremblez pour vos
carrières*

Donc vos cœurs ne sont pas clairs

Nous, nous n'avons peur de rien

Si nous avons la victoire, Nous en tirerons la gloire

Si jamais c'est la défaite, On nous coupera la tête

Non, nous n'avons peur de rien

Faites travailler vos têtes, Faites travailler vos cœurs

Et vous ferez la conquête De la joie et du bonheur

Que la terre soit en joie,

Nous avons chassé le roi !

Comédiens professionnels et amateurs, dans un bel ensemble, s'en donnent à cœur joie. De Denis Vemclefs, l'ancien directeur des affaires culturelles de la ville de Montreuil (93) désormais à la retraite au flamboyant et inénarrable Manuel Le Lièvre dans le rôle-titre... **Un véritable esprit de troupe qui explose de talent à l'ouverture des lourdes portes du fond de scène**, selon la tradition du Théâtre du Peuple : la beauté de la forêt vosgienne, chemin de fuite pour le roi déchu ! Où l'on pourrait écrire sur une banderole accrochée aux branches « toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé n'est pas coïncidence fortuite », tellement le propos de Schwartz est prémonitoire : Bolsonaro, Poutine, Trump...

Comédiens professionnels et amateurs, dans un bel ensemble, s'en donnent à cœur joie. De Denis Vemclefs, l'ancien directeur des affaires culturelles de la ville de Montreuil (93) désormais à la retraite au flamboyant et inénarrable Manuel Le Lièvre dans le rôle-titre... **Un véritable esprit de troupe qui explose de talent à l'ouverture des lourdes portes du fond de scène**, selon la tradition du Théâtre du Peuple : la beauté de la forêt vosgienne, chemin de fuite pour le roi déchu ! Où l'on pourrait écrire sur une banderole accrochée aux branches « toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé n'est pas coïncidence fortuite », tellement le propos de Schwartz est prémonitoire : Bolsonaro, Poutine, Trump...



L'ancien directeur du Centre dramatique national de Sartrouville (78) se réjouit d'avoir proposé la pièce d'Evguéni Schwartz au choix de Julie Delille, la première femme nommée à la tête du Théâtre du Peuple. « D'abord parce que **c'est une pièce de troupe, formidable illustration de la relation comédiens professionnels et amateurs qui sied à Bussang depuis sa création !** Ensuite, parce que *Le roi nu* est fort inspirant pour décrypter le monde actuel : un roi cowboy profondément ignare, une prise de pouvoir par des personnages sans scrupules où la vulgarité se marie à l'arrogance ». Mieux encore, selon le metteur en scène, **cette pièce a le mérite de rendre la parole au peuple, sans méchanceté gratuite, par la seule force du rire...**



« Le rire au théâtre n'est pas déshonorant, c'est une façon de se ressaisir et de se révolter, le public comprend la supercherie fomentée par les facétieux Henri et Christian, avec Schwartz le rire est roi ! ». Sylvain Maurice en est convaincu, « Brecht aurait ajouté une morale à son propos », rien de tout cela avec cette pièce : contre l'antisémitisme et le racisme, contre tout despotisme, « **le rire offre lucidité et intelligence au public, c'est un rire de connivence** ». Et de saluer dans la foulée [l'autre de Bussang](#) qu'il faut apprivoiser avec son plan incliné, sa jauge de 800 places, surtout la puissance symbolique de ce lieu qui ambitionne de faire *peuple* depuis 130 ans !



Fidèle à ses principes, **Sylvain Maurice habille la scène de mille couleurs, s'empare avec jubilation et conviction de ce petit chef d'œuvre d'humour et de contestation politique.** Sans forcer le trait, s'adressant à l'intelligence du public qui n'est pas dupe, sans artifice superflu qui encombre ailleurs moult scènes pour masquer la vacuité du propos : juste quelques praticables sur roulettes, carrés ou rectangles de lumière multicolores, diction et subtilités d'interprétation parfaites, une direction d'acteurs au cordeau. « **Par l'art, Pour l'humanité** » selon la devise inscrite au fronton de la scène, un plaisir unanimement ovationné pour ce 130^{ème} anniversaire : jubilez, jubilons !
Yonnel Liégeois

Télérama

Le Roi nu

Théâtre

Evgueni Schwartz

À Bussang, Sylvain Maurice adapte une fable russe de 1934 qui ridiculise les despotes. Avec drôlerie.

TT

Les fables en apparence simples et naïves forment souvent les terreaux les plus fertiles aux œuvres intelligentes. *Le Roi nu* est de celles-là. Écrite en 1934 par le Russe Evgueni Schwartz et d'emblée censurée par le pouvoir soviétique, la pièce s'inspire de trois contes d'Andersen (*Les Habits neufs de l'empereur*, *Le Porcher* et *La Princesse au petit pois*) pour dénoncer les travers du pouvoir. Le nazisme et le stalinisme à l'époque. Les nouveaux totalitarismes aujourd'hui. Dénoncer, telle est la raison qui a poussé Sylvain Maurice à s'emparer de cette histoire : un porcher, Henri (joué par Mikaël-Don Giancarli), follement amoureux d'une princesse, Henriette, redouble d'efforts et de ruses pour l'épouser malgré le roi tyrannique qui lui est promis...

Dans une ambiance aux couleurs tranchées qui détonnent avec l'atmosphère boisée du Théâtre du Peuple de Bussang, dans les Vosges, la pièce se déploie avec drôlerie. Les cochons y sont joués par des acteurs, les aristocrates y sont sans grâce, et le « roi nu », qui n'apparaît que dans le second acte, a des airs de déjà-vu. Il est incarné par le génial Manuel Le Lièvre, petit homme bourré d'énergie. Grâce au fin stratagème d'Henri, le peuple sera bientôt libéré du despote après qu'il l'aura fait publiquement paraître nu. Et ainsi ridicule... Pour son 130^e anniversaire, l'institution, qui toujours mêle comédiens professionnels et amateurs, s'offre avec *Le Roi nu* et les autres pièces programmées une fête savoureuse. Julie Delille en est l'instigatrice, elle qui dirige sagement depuis trois ans le Théâtre du Peuple. Dans la fraîcheur vosgienne, l'été est plein de surprises. ▸ *Kilian Orain*
| 3h avec entracte | Mise en scène Sylvain Maurice | Jusqu'au 30 août, Théâtre du Peuple, Bussang, tél. : 03 29 61 50 48, theatredupeuple.com.

LE FIGARO

À Bussang, dans les Vosges, le théâtre toujours au service du peuple depuis 130 ans

Par [Anthony Palou](#)

Le vendredi 8 août



Le comédien Manuel Le Lièvre incarne avec maestria le personnage principal, un roi à la fois fou, autoritaire et capricieux. *Vincent Zobler*

CRITIQUE - Julie Delille, l'artiste-directrice de l'institution créée par Maurice Pottecher, fête les 130 ans de ce lieu hors du temps. À l'affiche, le désopilant « Roi nu », d'Evgueni Schwartz.

Aller à Bussang, c'est aller chercher confirmation qu'un certain esprit de théâtre existe encore. Le [Théâtre du peuple](#) fête cette année ses 130 ans, ce n'est pas rien. Il faut avoir fait une fois dans sa vie le déplacement dans ce village des Vosges de 1300 âmes aux confins de l'Alsace et ce voyage peut ressembler à la préparation d'une campagne militaire. De Paris, départ gare de l'Est ou de Lyon, changement à Remiremont ou Wesserling, après quoi charmants lacets qui grimpent vers la plus haute commune de la Haute-Moselle, là où la rivière prend sa source.

D'après son journal, [Montaigne](#) écrit qu'il dîna à Bussang en 1580. A-t-il dégusté une tarte à la myrtille ? Notre philosophe n'a malheureusement pas vu le Théâtre du peuple qui fut donc créé par Maurice Pottecher en 1895. Entièrement de bois, ce théâtre a la particularité spectaculaire de pouvoir s'ouvrir sur l'arrière-scène, ce qui offre un décor naturel sylvestre et montagnard. C'est dans ce cadre merveilleux que les artistes amateurs et professionnels célèbrent l'anniversaire de ce théâtre - ô combien vivant - hors du commun avec cette injonction que l'on peut lire un peu partout dans la ville : « *Jubilons !* »

Une démarche poétique

Succédant à Simon Delétang, la metteur en scène et comédienne opiniâtre [Julie Delille](#) dirige ce lieu depuis octobre 2023. Presque une évidence pour elle qui avait le sentiment d'avoir rendez-vous avec cet endroit au cœur des Vosges, une démarche poétique dans la lignée de son fondateur, Maurice Pottecher (1867-1960). On peut se recueillir sur sa tombe. « Le Padre », ainsi qu'on le surnommait, est enterré dans le parc ou plutôt il y est enraciné, comme planté dans cette terre pour l'éternité. Ici, tout respire l'esprit de troupe et plus encore, l'esprit de la forêt. Chaque arbre semble un être vivant, le bois respire, la sève coule dans les veines de chaque spectateur (Bussenet ou pas), de chaque bienveillant (une centaine), de chaque comédien professionnel ou amateur. Diriger le Théâtre du peuple est un engagement fondé sur les relations humaines.

Cette année deux spectacles sont à l'affiche : *Le Roi nu*, d'Evgueni Schwartz, et *Je suis la bête*, d'Anne Sibran. *Le Roi nu* est une sorte de chef-d'œuvre hautement comique et corrosif de ce dramaturge russe un peu oublié. Le metteur en scène [Sylvain Maurice](#) a eu l'excellente idée de la monter dans une traduction de l'insatiable [André Markowicz](#). Dans le rôle principal, celui du roi, un comédien hors pair : Manuel Le Lièvre. Dès qu'il apparaît sur la scène, la partie est gagnée. Il est impayable.

Ce théâtre est un être vivant, il faut l'apprivoiser. J'ai l'impression de m'enraciner. Je crois que je vais devenir un arbre

Sylvain Maurice, metteur en scène du « Roi nu »

Devant plus de 700 spectateurs de tous âges, *Le Roi nu* (écrit en 1934) n'a jamais été plus actuel. Inspiré de trois contes d'Andersen dont *La Princesse au petit pois*, la pièce dégage un souffle de soufre et d'hilarité. Schwartz est un auteur profondément burlesque ou burlesquement profond. Dès que l'on pénètre dans la salle (728 places exactement), dans les entrailles de ce grand vaisseau de bois, nous nous trouvons nez à nez avec ce fond de scène ouvert au tout début du spectacle, une fois n'est pas coutume, sur la nature, la forêt. Sylvain Maurice s'est installé à Bussang pour son spectacle début juin. Il dit : « *Ce théâtre est un être vivant, il faut l'apprivoiser. J'ai l'impression de m'enraciner. Je crois que je vais devenir un arbre.* »

À lire aussi [Audace et traditions au théâtre de Bussang](#)

Sous sa baguette, *Le Roi nu* devient presque une comédie musicale avec deux musiciens live. Dix-huit actrices et acteurs au plateau. Une vraie machine de guerre avec pour décor trois énormes escaliers blancs mobiles qui font leur effet. Des lumières narratives sorties d'un tableau. La salle est tout de suite conquise par l'arrivée de Henri (Mikaël-Don Giancarli), simple porcher, qui tombe raide amoureux de Henriette (Hélène Rimenaïd), une princesse promise à un roi complètement cinglé, dictatorial et capricieux comme un enfant terrible. Henri et son ami Christian le tisserand (quel acteur ce Maël Besnard ! Tout en longueur, souplesse et rythme !) mettent au point une stratégie pour faire échouer les noces de la princesse et de roi. Ce ne sera pas triste.

Illusion comique

[Sylvain Maurice](#), jamais sans sa casquette, est heureux dans ce décor végétal où, entre deux ondées, l'éclaircie telle une gracieuse femme de ménage, essuie les tables de jardin. « *Ce Roi nu est d'actualité, n'est-ce pas ? La pièce résonne jusqu'à aujourd'hui. Je ne cherche pas d'anachronisme, mais on peut y voir certaines choses. Il y a chez Schwartz une espèce d'humour au vitriol. Cette pièce convient à cet endroit. Elle est populaire et elle permet de faire jouer des professionnels et des amateurs* », se réjouit le metteur en scène, un jus de pomme à la main. Il n'a pas tort lorsqu'il parle de cette scène - un moment d'anthologie ! - où le roi pense qu'il est revêtu d'un habit de prestige

visible que par des personnes intelligentes. Mais cette pauvre noix est nue devant tous ses sujets le jour de ses noces avec Henriette : « *Il y a dans cette illusion quelque chose de magnifique, un résumé du théâtre. Cette scène très drôle contient une portée philosophique inouïe.* » Oui, tout est là, dans cette illusion comique.

À la sortie du spectacle pendant lequel éclata un terrible orage qui fit trembler les murs de bois, le public avait la tête dans les cimes. Une spectatrice se rappela que lors d'une représentation, elle vit un renard se poster, immobile, au fond de la scène ouverte. Assis, il écoutait, fasciné, les comédiennes et les comédiens. L'anecdote est trop belle pour ne pas être vraie. Seul le Théâtre du peuple de Bussang peut se vanter d'avoir un goupil aux premières loges. « *Par l'art, pour l'humanité* » : la devise inscrite au fronton de la scène par son fondateur affirme l'utopie humaniste et poétique de l'entreprise fondée par « Le Padre » Pottecher. La devise a traversé le temps. La tarte la myrtille aussi. Jubilons !

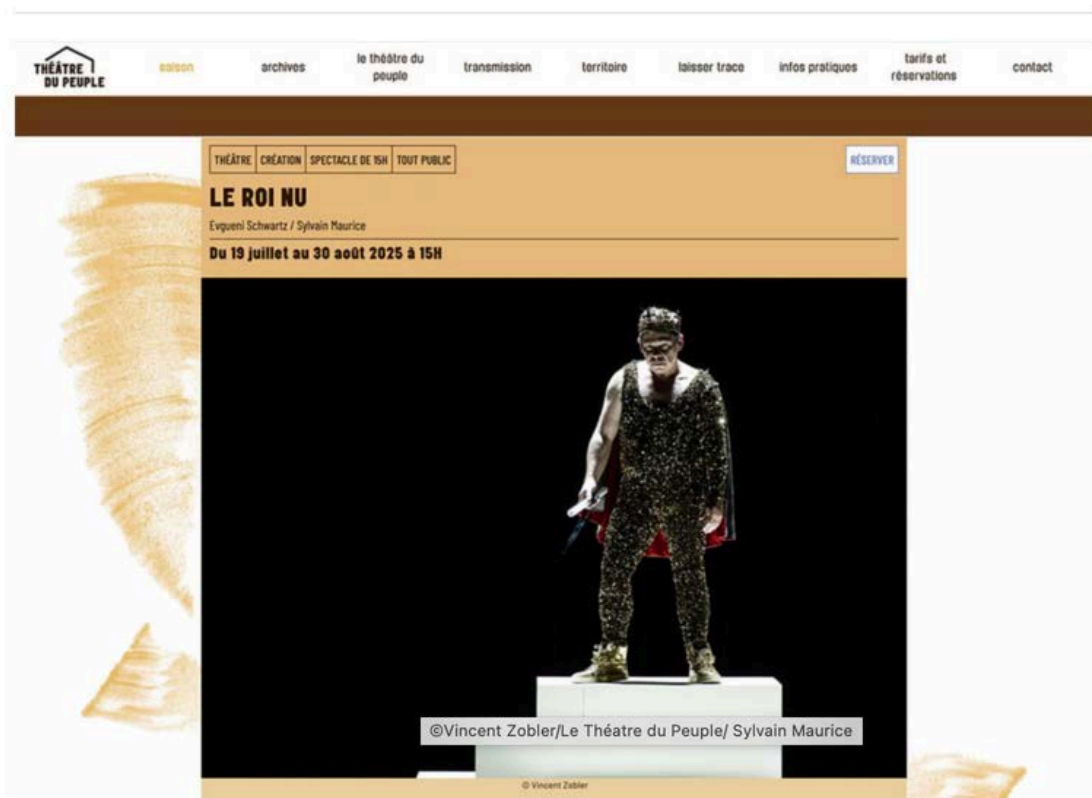
Le Roi nu et Je suis la bête, *au Théâtre du peuple, Bussang (88), jusqu'au 30 août.*
<https://theatredupeuple.com>



"Le roi nu" d'Evgueni Schwartz au Théâtre du Peuple de Bussang : le Lièvre et la Tortue

La pièce, écrite en URSS en 1934, n'y sera jouée qu'après la mort de Staline, celui-ci en ayant interdit toute représentation sur scène, craignant sans doute que la satire politique qu'elle contient ne soit perçue comme un camouflet à son égard...

PAR SENIORACTU.COM | Publié le 08/08/2025



L'ouvrage est bâti sur une reprise de trois contes d'Andersen, « Le Porcher », « La Princesse au petit pois » et « les Habits neufs de l'empereur », où l'auteur choisit de conserver l'aspect narratif du conte sans y rajouter de note surnaturelle, et c'est bien ce qui fait la férocité du propos.

La première partie nous narre les malheurs de Henry le porcher éperdument amoureux de la princesse et qui, bien qu'aimé en retour, doit imaginer un stratagème pour la ravir car la belle est promise par son père à un autre roi, dont on entend le plus grand mal.

Princesse qui, de plus, ne serait peut-être pas de sang royal, d'où l'épisode bien connu du petit pois.

Malgré une mise en scène efficace, le rythme de ce premier acte est un peu lent et pâtit d'une intrigue trop convenue.

Lors de la deuxième partie les choses deviennent plus sérieuses, théâtralement parlant en tout cas, car tout s'accélère avec le conte du Roi nu proprement dit.

Ce deuxième acte, où l'on voit l'entrée sur scène du roi qui sera bientôt nu (ou presque), personnage magistralement interprété par Manuel Le Lièvre, nous fournit un véritable maelström théâtral.

Ce roi qu'on dit chauve, gros et sans dents dans la première partie fournit ici, malgré ou grâce à la petite taille du comédien, une présence sur scène phénoménale et magnétique.

Tout se passe en un tourbillon, depuis l'entrée des faux tisserands jusqu'à la scène finale où la vérité -nous sommes dans un conte bien sûr- sort de la bouche d'un enfant.

Julie Delille a confié la mise en scène à Sylvain Maurice, qui choisit, dans le style de Bussang, de faire la part belle à la farce, rythmée par deux petites formations musicales nichées dans les loges d'avant-scène.

Comme d'habitude ici il s'agit d'un spectacle de troupe, où professionnels et amateurs se côtoient sur le plateau sans qu'il soit toujours évident de savoir d'où vient tel ou tel comédien.

Un staff technique qu'il faut saluer assure la bonne cohérence de cette production à la fois visuelle et auditive, avec une excellente maîtrise des sons et des éclairages.

Comme à chaque représentation dans ce théâtre, on quitte les lieux avec regret, gardant en mémoire l'image tant attendue de ce fond de forêt, se promettant de s'y retrouver pour la saison prochaine.

Alex Kiev

LA TRIBUNE DIMANCHE

Bussang : 130 ans de théâtre populaire, vivant et vibrant

Au cœur de la forêt vosgienne, le Théâtre du Peuple poursuit sa programmation ambitieuse et enthousiasmante, née il y a... cent trente ans.

Armelle Héliot

Publié le 09/08/25 à 18:00



Bussang fête les 130 ans du théâtre populaire.
LTD/Vincent Zobler

Averses violentes, orages impressionnants : entre deux vagues de **vive chaleur**, le temps a été parfois rude, ces dernières semaines, à Bussang, au cœur des -Vosges. Rien qui soit susceptible de dissuader les spectateurs. Bonnes chaussures, vêtements de pluie, couvre-chefs, sacs à dos contenant souvent un coussin dodu pour adoucir la relative sévérité des bancs de bois, le public du Théâtre du Peuple ne s'aventure jamais sans un équipement de montagnard si le temps est maussade !

On est en Lorraine, altitude légère, non loin du ballon d'Alsace. L'humidité enveloppe chacun, et les prés sur lesquels est édifié le bâtiment imposant sont mouillés. De grands dais protègent les amateurs avant l'entrée rituelle, juste avant 15 heures Longtemps, il n'y eut qu'un spectacle à Bussang.

Fondé en 1895 par un homme généreux et visionnaire, Maurice Pottecher - oncle du célèbre chroniqueur judiciaire -, avec à son fronton une formule que nul n'oublie : « *Par l'art, pour l'humanité* », **le Théâtre du Peuple** a été pensé pour les ouvriers de l'usine familiale, pour les habitants de la vallée, et édifié par eux. Des années durant, ce fut un lieu dirigé par et pour des amateurs. Cette singularité en a protégé la personnalité unique et l'on croise aux entractes, pour peu que l'on aime échanger, des descendants des premiers bâtisseurs.

Nommée en 2023, première femme à diriger le Théâtre du Peuple, Julie Delille, quarantaine délicate, grand caractère, est passionnée par sa mission. Après *Le Songe d'une nuit d'été* la saison dernière, elle propose un travail qu'elle a déjà expérimenté en régions, jusqu'à **Nanterre**, récemment. *Je suis la bête* est l'adaptation d'un texte d'Anne Sibrán. Épaulée par l'audacieuse scénographe Chantal de La Coste, elle choisit le noir. Curieux, éduqué, aimant, le public accepte avec chaleur une expérience singulière.

Dans l'après-midi, l'excellent Sylvain Maurice propose une fête tonique et colorée avec *Le Roi nu* de l'écrivain Evgueni Schwartz, traduit par André Markowicz. Écrite en 1934, dans l'URSS étouffante de Staline alors que Hitler grandit, la pièce emprunte à des contes très connus d'Andersen pour moquer les tyrans. Elle ne fut jamais jouée du vivant de l'auteur.

Mais en 2025, tout en faisant rire le public, elle nous renvoie à des vérités d'aujourd'hui. Sur le plateau, 16 comédiens s'en donnent à cœur joie dans des costumes colorés, soutenus par deux musiciens excellents. Des professionnels, comme l'immense et irrésistible Manuel Le Lièvre, dans le rôle-titre, et des amateurs très bien dirigés et doués. Un formidable spectacle que l'on aimerait voir repris ailleurs !

Julie Delille a ouvert plusieurs chantiers à Bussang : une étude sociologique, un travail mémoriel qui permet de raconter, sur scène, les cent trente années du Théâtre du Peuple. Cette ultrasensible à la nature, au **monde animal**, intuitive et, comme elle le dit, opiniâtre sera aussi à l'Opéra de Paris, où elle dirigera les élèves de l'Académie dans *La finta giardiniera* de Mozart. Mais avant cela, rendez-vous du 20 au 31 août pour *Hériter des brumes, la folle histoire du Théâtre du Peuple* !

➡ *Le Roi nu*, d'Evgueni Schwartz, mise en scène de Sylvain Maurice, du jeudi au dimanche à 15 heures, jusqu'au 30 août. Dès 8 ans. Durée : 3 heures avec entracte.

➡ *Je suis la bête*, d'Anne Sibrán, mise en scène et interprétation de Julie Delille. Du jeudi au samedi, à 20 heures, jusqu'au 30 août. Durée 1 h 10.



Le Roi nu, d'Evgueni Schwartz, mis en scène par Sylvain Maurice, déborde de couleurs et de paillettes. VINCENT ZUBLER

À Bussang, le paradis perdue

ANNIVERSAIRE

Le Théâtre du Peuple, dans les Vosges, fête ses 130 ans. Retour sur un jubilé politique et plongée au cœur d'un laboratoire d'idées.

Bussang (Vosges), envoyée spéciale.

Le Théâtre du Peuple, à Bussang, fête cent trente ans d'éden pour la création. Dans cette petite commune vosgienne de quelque 1300 habitants, le poète et dramaturge Maurice Pottecher fonde l'établissement en 1895. Théâtre d'abord de bric et de broc, il se construira par étapes, avec le temps, sans jamais abandonner sa structure

entièrement en bois. Eden, parce que salle en pleine nature, espace modeste et chaleureux, dans lequel chacun est invité à se mêler aux autres, à faire de nouvelles rencontres au-delà de l'origine sociale. Le projet se veut populaire, sa devise, inscrite sur son fronton, est la suivante : « Par l'art, pour l'humanité ». Il rencontre tout de suite un franc succès avec 2000 spectateurs dès la première édition. À la mort du fondateur, en 1960, Pierre Richard-Willm reprend le flambeau. En tout, 13 directeurs se sont succédé jusqu'en 2023, année durant laquelle une directrice a finalement été nommée en la personne de Julie Delille.

Comme ses prédécesseurs, elle respecte les traditions et l'esprit du théâtre, tout en le modernisant. Quelques indispensables : ouvrir le fond de scène sur la forêt une fois

par spectacle, faire jouer deux tiers d'amateurs et un tiers de professionnels. Julie Delille étend la programmation de mai à décembre (défi technique dans cette salle non chauffée), instaure l'écriture inclusive sur le site Internet et crée « le bourgeon bussenet », projet sociologique et territorial. Elle s'inscrit dans l'héritage du lieu en favorisant la proximité avec les habitants de la région toute l'année. C'est notamment pour cette raison que l'anniversaire est prolongé de juillet à septembre.

ANTISPECISTE ET FÉMINISTE

À cette occasion, l'endroit est transformé en un véritable laboratoire d'idées. Se jouent les traditionnelles deux pièces de la journée, l'une à 15 heures, l'autre à 20 heures. Se tiendra aussi à partir du 20 août un feuilleton retraçant l'histoire du Théâtre du Peuple et, enfin, en septembre, deux journées du matrimoine autour de la figure de « tante Cam », ancienne actrice devenue administratrice du théâtre à sa création. Le tout parsemé de rencontres et ateliers disséminés tout au long de l'été.

Quelques indispensables : ouvrir le fond de scène sur la forêt une fois par spectacle, faire jouer deux tiers d'amateurs et un tiers de professionnels.

La programmation, très politique, antispeciste et féministe, se positionne contre la montée de l'extrême droite. Comme d'autres sites artistiques en France, Bussang apparaît certes joyeux, mais demeure inquiet. Des fanions portant le mot d'ordre de cette 130^e édition, « Jubilons, jubilez ! » guident les spectateurs jusqu'au théâtre. Si on rit beaucoup lors de la représentation du *Roi nu*, mis en scène par Sylvain Maurice, c'est parfois d'un rire jaune, d'un rire, en tout cas, de mise à distance. La pièce d'Evgueni Schwartz a pour sujet la montée du fascisme et ne se transpose que trop bien à notre temps. Son protagoniste, le roi nu, tyran grotesque et ridicule, voit ses traits calqués sur ceux du dirigeant états-unien actuel. Monstre d'ego, enfantin et vulgaire, il mêle l'égotisme de Musk et l'orgueil de Trump. Sylvain Maurice réactualise avec brio la fable politique vieille de plus de 90 ans.

UNE FORME DE CONTRE-ATTAQUE

À cette esthétique débordante de couleurs et de paillettes répond le texte d'Anne Sibrant monté et joué par Julie Delille. *Je suis la bête* donne la parole à une enfant abandonnée par ses parents, élevée en animal sauvage dans la forêt. Comme « chatte-mère », sa mentor, elle ne se fie qu'à ses sens, chasse et tue comme une bête. Sanguinaire, c'est volontairement qu'elle rebute le public pour finalement le cueillir. Pour ce seule-en-scène, Julie Delille a fait le choix d'un plateau noir quasi continu et invite les spectateurs à se reconnecter à leurs sensations.

Deux univers complètement opposés, donc. Mais ici aucun affrontement, au contraire, une complémentarité, une balance. Réfléchir ensemble, chercher des solutions, au pluriel. Tel est l'esprit de cette édition. Ce travail de veille politique et artistique accompagne les festivaliers, de la buvette, qui propose des produits locaux et frais, à la librairie, qui met en avant des ouvrages aussi bien dramatiques que théoriques, fictions et témoignages. Une forme de contre-attaque se met ainsi en place dans ce petit coin des Vosges, où l'on préfère donner la parole aux femmes plutôt qu'aux masculinistes, aux écologistes plutôt qu'aux lobbys. La devise du théâtre tient toujours, à une heure où se multiplient les coupes budgétaires. Alors Bussang inquiet, oui, mais Bussang mobilisé. ■

MANON ESCANDE

130^e anniversaire du Théâtre du Peuple, jusqu'au 14 septembre, à Bussang (Vosges). Rens. : theatredupeuple.com

À la rencontre des trous noirs de Pierre Soulages

EXPOSITION Le musée Fabre de Montpellier accole au nom du peintre disparu en 2022 le beau mot de « rencontre ». Un parcours guidé par une vision cyclique et non linéaire.

Montpellier (Hérault),
envoyé spécial.

O n a beau connaître son œuvre, c'est toujours un émerveillement. Le mot n'est pas trop fort. « Pierre Soulages. La rencontre », que propose le musée Fabre de Montpellier, dépositaire d'une importante donation du peintre disparu en 2022, semble un échange informel. Une manière d'honorer tout à la fois un parcours créatif, une fidélité et une continuité. La « rencontre » du thème évoque un tableau de Courbet des collections montpelliéraines, les influences et les amitiés dynamiques de Soulages avec les artistes qui l'ont précédé et celles et ceux qu'il a côtoyés. Un peu comme la rencontre, non pas celle « fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie », chère à Lautréamont, mais plutôt avec l'histoire de l'art. Des statues-menhirs datant de quelques milliers d'années avant notre ère à Pierrette Bloch, en passant bien sûr par Hans Hartung aux affinités picturales évidentes (*Peinture*, 81 x 100 cm, 1946), Anna-Eva Bergman,

Paul Cézanne, Pablo Picasso, Piet Mondrian, Max Ernst, Jean-Paul Riopelle, Simon Hantai. Une œuvre en regard pour chacune et chacun. Intéressant de voir comme un lien d'amitié souvent se double d'une approche de la matière, de la chose et de l'objet, si ce n'est identique en tout cas participant de la même archéologie des formes. Une exploration libre même si elle n'est pas toujours joyeuse. Plus profond, peut-être, le rapport aux grands anciens. Rembrandt, Van Gogh, Zurbaran.

QUÊTE QUASI MÉTAPHYSIQUE

Avant même la naissance de ce que Soulages a appelé l'outrenoir, devenu sa marque de fabrique, on décèle déjà une quête quasi métaphysique voire éthique. « *Ce qui compte c'est la lumière venue de l'obscurité, de l'obscur qui est à l'intérieur de chacun de nous* », aimait-il à dire. Ce que confirme Michel Hilaire, cocommissaire de l'exposition avec Maud Marron-Wojewodzki. « *Durant plus de sept décennies d'activité ininterrompue, la grande affaire de Pierre Soulages a été la lumière et son jaillissement à partir du noir* », écrit-il.

Étrangement, dans ses toiles à l'huile des années 1950, les grands

coups de brosse (qu'il faisait fabriquer spécialement selon ses besoins) semblent vouloir imposer une géométrie aux teintes brunes dégageant une intimidante gravité. Ses expériences avec la couleur ne tendent que vers ce but. Une sensualité se dégage même avec *Peinture*, 162 x 240 cm, 30 avril 1972. Des bandes bleues qui sont comme une lacération du fond blanc. Et encore plus tard, toujours ces toiles en lévitation parce que suspendues et non pas accrochées aux surfaces scariées, comme des ouvertures qui vous aspirent, vous entraînent de l'autre côté du miroir (*Peinture*, 130 x 92 cm, 24 juillet 2011).

Nous voilà happés dans cet univers, fruit de la conjugaison d'aplats noirs et de reliefs qui semblent avoir été créés par un plissement de la matière. Sur ces collines de pâte, ces vallées tracées aux racloirs et ces ruisseaux de peinture, apparaît un monde hypnotisant. Nous plongeons jusqu'à satiété dans ces vibrations et ces irisations, prêts à être engloutis. ■

PIERRE BARBANCEY

Au Musée Fabre, à Montpellier, jusqu'au 4 janvier 2026. Catalogue, éditions Snoeck, 301 pages, 39 euros.



Peinture, 202 x 327 cm, 17 janvier 1970, Musée Soulages. THIERRY ESTABLEUR/ADP, PARIS, 2025

[Théâtre] Dans la forêt vosgienne, une «bête» et un Roi nu



De: afp Dans Culture Mis à jour le 13/08/25 18:46 | Publié le 14/08/25 10:00



Sylvain Maurice affirme que la scène de Bussang, qui s'ouvre sur la forêt, est «le personnage principal» de la pièce qu'il met en scène, Le Roi nu.

Une pause enchantée au cœur de la verdure, face aux montagnes vosgiennes : le Théâtre du Peuple de Bussang, symbole de décentralisation culturelle, présente actuellement deux pièces.

Dès le début d'après-midi en ce samedi d'août, les ruelles du village d'un millier d'habitants s'activent : les voitures défilent en direction du Théâtre du Peuple. L'organisation est bien ficelée, alors que ce théâtre pas comme les autres, tout bâti de bois, a rouvert ses portes comme tous les étés, accueillant à chaque représentation jusqu'à 850 spectateurs. Équipé de coussins et d'oreillers de toutes les couleurs, le public s'installe sur d'inconfortables bancs de bois.

À 15 h, la pièce, mise en scène par Sylvain Maurice, s'ouvre, avec le fond de scène qui a fait la renommée du théâtre : la forêt vosgienne. Trois heures durant, *Le Roi nu* raconte l'histoire d'amour entre Henri, gardien de cochons, et Henriette, une princesse, promise à un roi qui fait régner la terreur. La pièce, écrite par Evgueni Schwartz en 1934 en Union soviétique, n'a jamais été jouée du vivant de l'auteur. Elle mêle trois contes d'Andersen – *La Princesse et le porcher*, *La Princesse au petit pois* et *Les Habits neufs de l'empereur*.

Autour du roi, interprété par Manuel Le Lièvre, la troupe mêlant professionnels et amateurs offre trois heures de rires et de mise en cause des régimes politiques actuels. Cette pièce est aussi l'espoir «que grâce au théâtre, nous pourrions montrer l'imbécilité et l'arrogance des puissants», selon Sylvain Maurice, pour qui la scène de Bussang est «le personnage principal du projet». Le soir aussi, les spectateurs se pressent. Certains font demi-tour à regret, la pièce affichant complet tout le weekend.

«Perte de repères»

Directrice du Théâtre du Peuple depuis octobre 2023, Julie Delille présente aussi, les jeudis, vendredis et samedis soirs d'août à 20 h, *Je suis la bête*, qu'elle a monté avec sa compagnie du Théâtre des trois Parques, qu'elle a fondé en 2015, et adaptée à ce lieu où l'histoire résonne particulièrement. Cette adaptation du livre d'Anne Sibran met en scène Méline, une enfant abandonnée puis recueillie par un chat, qui lui apprendra la vie dans la forêt.

Comme Méline dans son placard, le public va prendre place dans la pénombre pour une heure de représentation poignante. Dans la salle obscure, seule la croix de Lorraine, gravée en blanc au-dessus de la scène, reste visible. On ne distingue que sporadiquement «la bête», jouée par Julie Delille, seule en scène.

«On a l'impression que la pièce a été écrite pour ce théâtre», remarque à l'issue de la représentation un spectateur ravi. «On me l'a souvent dit», confie Julie Delille. Pour cette rencontre entre le lieu et l'histoire, l'expérience a par ailleurs été «repensée pour être jouée avec le lieu» à la nuit tombée. «Ça nous a troublé», estime un spectateur. «On a un sentiment de perte de repères», dit une autre, au coin du feu, sous le ciel étoilé, lors d'un temps d'échange avec la maîtresse des lieux.

En cette année où l'injonction est claire, autour du programme estival «Jubilons!», le théâtre a voulu se reconnecter au peuple de ce village aux confins des Vosges et de ses alentours, pour fêter les 130 ans d'existence de cette «utopie» de Maurice Pottecher, qui le fonda en 1895 dans son village natal. Cet auteur, metteur en scène et acteur, a fait du Théâtre du Peuple un symbole de la décentralisation culturelle. L'histoire de ce monument hors du commun sera racontée dans un «feuilleton théâtral» du 20 au 30 août à Bussang.

WEBTHEATRE

Théâtre du Peuple de Bussang

LE ROI NU DE EVGUENI SCHWARTZ

Manuel Le Lièvre super star !

Publié par Marie-Laure Atinault | 15 août | Critiques | Théâtre | 0



L'auteur russe Evgueni Schwartz avait recours aux contes de fées pour détourner la censure. Ecrit en 1934 en Union Soviétique. Si la pièce est lue, elle ne sera jamais montée de son vivant.

Sylvain Maurice a eu l'excellente idée de la proposer à Julie Delille, directrice du Théâtre du Peuple. Pour le spectacle de 15h, il faut un spectacle grand public et une grande distribution. Sylvain Maurice s'est prêté avec talent au cahier des charges de l'illustre théâtre : mélange de comédiens professionnels et amateurs et l'ouverture du fameux fond de scène ouvrant sur la forêt. Mission accomplie.

Comme dans le Dragon, mis en scène par Christophe Rauck en 2004 alors directeur du Théâtre du Peuple, l'auteur se sert de contes de fées.

Trois contes d'Andersen le premier est peu connu « La Princesse et le Porcher », « La Princesse au Petit Pois » et « Les Habits neufs de l'Empereur », le résultat est une pièce où la satire du pouvoir, la dictature et la lâcheté sont les ressorts de l'intrigue.

Le spectacle commence avec le lamento amoureux d'Henri (Mikaël-Don Giancarli) qui lasse son ami et confident Christian (Maël Besnard). Le porcher est amoureux de La Princesse. C'est le fameux ver de terre amoureux d'une étoile. Christian lui conseille de passer à l'offensive. Le fond de scène ouvert sur la forêt ensoleillée laisse apparaître un troupeau de trolls qui sont en réalité le troupeau de cochon de notre porcher amoureux. La Princesse répond à l'invitation peu protocolaire mais c'est parfois tellement ennuyeux d'être princesse. Bien sûr, elle vient avec ses demoiselles d'honneur. Elle est venue pour voir le fameux Chaudron Magique. Sylvain Maurice, facétieux, a troqué toute casserole pour un micro. Grâce à l'ingénieux Christian, Henri déclare sa flamme. Scandale, le Roi arrive et met fin à la roucoulade. Sa fille est destinée au roi voisin. La Princesse n'est pas une oie blanche, elle a un caractère bien trempé, elle ne veut pas de son prétendant, elle veut Henri. C'est le début de péripéties où les deux amis vont multiplier les stratagèmes pour enlever La Princesse.

Pendant ce temps-là, dans le royaume voisin le roi terrorise tout sa cour. Son arrivée en haut d'un escalier est un must. Il est un « Fashion Victim », Paris Hilton peut aller se rhabiller. Son étonnante garde-robe est sa fierté. Ce roi est un tyran, ses discours vulgaires et ineptes pourraient prêter à rire si son pouvoir n'était absolu. Il interdit les mariages mixtes, les langues étrangères et il fait brûler des livres.

Staline, Hitler hier et aujourd'hui ce canard sinistre à la perruque carotte, le bébé joufflu coréen, le tzar. Il faut être vigilant, et ne pas céder. Sous la fable se cache une actualité qui fait froid dans le dos.

Notre Princesse résiste, suit les consignes de ses amis. Le roi s'énerve.

Même son bouffon épuisé arrive à peine à le faire sourire. Devant sa garde-robe, il veut du nouveau. Arrive deux tisserands qui lui promettent un tissu exceptionnel, seuls les gens intelligents pourront le voir.... L'arrivée du roi avec ses habits neufs est un grand moment, les portes du fond de scène s'ouvre et l'apparition du tyran dénudé provoque des fous rires et des salves d'applaudissements. Un triomphe.

Manuel Le Lièvre est formidable, il entraîne dans les plis de sa cape toute la distribution, sa générosité, son talent font merveilles.

Son apparition avec une seyante combinaison lamée, ou sa cape rose le hisse au rang d'un Elton John ou d'un Freddie Mercury. Il allume le feu.

Il est parfois difficile de distinguer les professionnels des amateurs et nous vous laisserons le soin de le découvrir.

L'excellente Nadine Berland compose un hilarant Ministre des tendres sentiments, Hélène Rimenaid une princesse loin des standards est une amoureuse déterminée, Jacques Courtot premier ministre qui tente d'être intègre, Éric Hanicotte le Roi père sont d'une telle justesse. Maël Besnard et Mikaël-Don Giancarli déploient un art consommé du costume pour enlever notre Princesse, nous aimons beaucoup leur gendarme.

Il ne faut pas oublier les musiciens Laurent Grais et Dayan Korolic, placés de part et d'autre dans des loges, accompagnent tout le spectacle. Bravo pour son inventivité à Fanny Brouste pour ses costumes haut en couleur. Sylvain Maurice a conçu une scénographie légère avec des praticables boîte à malice. Il a admirablement bien intégré, et pour le plus grand plaisir des spectateurs l'ouverture du fond de scène.

Le spectacle a des grilles de lecture différentes, il plaira autant aux enfants qu'aux adultes. Un vrai spectacle populaire.

Marie Laure Atinault, envoyée spéciale à Bussang

« Le Roi nu »

| Le Théâtre du Peuple met à nu le pouvoir

23 août 2025



L'époque serait-elle aux despotes... très peu éclairés ? À moins que ce ne soit le pouvoir sans partage ni contre-pouvoir qui rende stupide. Un père et roi normal, juste autoritaire, veut marier sa fille à un autre roi très imbu de son pouvoir qu'il exerce avec arbitraire et fantaisie. Mais la princesse est amoureuse d'un porcher ! La rencontre entre la jeune fille accompagnée de ses dames d'honneur avec le jeune homme accompagné d'un ami et de ses cochons se déroule au mieux, on chante, on danse et les amoureux s'embrassent avec exaltation. Bien évidemment le scandale de classe arrive aux oreilles du roi et le porcher doit fuir pour se mettre à l'abri. La princesse devra épouser l'autocrate mais elle continue à protester en le trouvant ridicule et inculte. Ce n'est pas incompatible avec l'accession au pouvoir en régime héréditaire car la descendance ne fait pas l'intelligence, mais nous savons désormais que cela peut également arriver en régime compétitif comme la démocratie libérale à condition d'y mettre le prix puisque *tout s'y achète et tout s'y vend* ! Par une ruse du porcher, le roi imbécile sera confondu et Henriette retrouvera son Henri.

Evgueni Schwartz écrit *Le Roi nu* en 1934 en Union soviétique. Rusé comme son personnage principal, il tresse entre eux trois contes d'Andersen – *La Princesse et le Porcher*, *La Princesse au Petit Pois*, *Les Habits neufs de l'Empereur* – et invente une nouvelle fable aisée à décoder dans le contexte de l'époque : les « rois » que l'on souhaiterait « mettre à nu », s'appellent alors Hitler, Mussolini, Staline. Mais la pièce n'a jamais été jouée du vivant de l'auteur, décédé en 1958. Elle a cependant connu depuis un succès mondial, à croire que la figure du tyran capricieux et stupide est de tous les temps.

La mise en scène de Sylvain Maurice, invité du Théâtre du Peuple de Bussang, sert admirablement la fable-farce de Schwartz tout en lui donnant une couleur ou plutôt une palette multicolore. Assisté de Constance Larrieu pour la mise en scène et de Margot Clavières pour la scénographie, il a opté pour une forme ludique, festive, burlesque même. « En déployant une théâtralité spectaculaire, la pièce permet de s'inscrire dans l'histoire de Bussang. Le Théâtre du Peuple – dans sa matérialité – sera le personnage principal de mon projet, en jouant avec ce lieu si unique et singulier. Il y aura donc de la machinerie et peu de décor. La choralité de la pièce et ses nombreux personnages secondaires permettront d'accorder la part belle à la troupe amateur 2025. J'imagine *Le Roi nu* comme une comédie grinçante, ludique et inventive, à l'adresse de toutes les générations, traduite magistralement par André Marcowicz dans une langue haute en couleur. » nous confie le metteur en scène.

La signification politique de la pièce est évidente, nul besoin de forcer le trait. D'autant que comme toute fable, sa portée est morale, édifier et libérer la critique : « Je n'écris pas un conte pour dissimuler une signification, mais pour dévoiler, pour dire à pleine voix, de toutes mes forces, ce que je pense. » disait Evgueni Schwartz. La leçon est simple et dérangeante, la complaisance et la lâche flatterie qui entourent les puissants contribuent à leur tyrannie. La charge de l'auteur est telle que le roi cynique et narcissique a besoin de s'entourer d'un Ministre des Tendres Sentiments, habilement interprété par Nadine Berland. Une satire d'une actualité confondante !

Sur scène tout s'agite, à commencer par les petits cochons d'Henri qui déboulent de la forêt par la porte coulissante du fond de scène (Cf. « Bussang » sur ce blog : <https://cultures.blog.snes.edu/publications-editions-culture/culture/evenements-culturels-festivals-grands-entretiens/bussang-130-ans/>). Il faut relever l'inventivité des costumes de Fanny Brouste et Peggy Sturm, les assemblages incongrus de pièces de vêtements produisent des effets spectaculaires et comiques. Henri, le porcher (Mikaël-Don Giancardi) et son ami (Maël Besnard), réapparaissent déguisés en tisserands et montent un stratagème visant à faire porter au monarque un costume que soi-disant seuls les gens intelligents verront et admireront. Abusé par sa suffisance, le tyran se précipite dans le piège et laissent les deux compères l'habiller de fausse intelligence en le déshabillant entièrement ! Le roi dévalant la colline, aussi nu que les cochons du porcher, vient parader mais sa bêtise éclate au grand jour devant la princesse et son père, la cour et le tout le peuple parfaitement interprété par un public complice des farceurs. La scénographie faite de jeux de lumière orchestrés par Rodolphe Martin et de grands escaliers blancs dont les déplacements restructurent habilement l'espace, contribue grandement au rythme de la pièce. Le tout rehaussé par la musique de Laurent Grais et Dayan Korolic, la guitare électrique de l'un et la batterie de l'autre étant logées sur les flancs de la salle, légèrement au-dessus public. Un grand moment de théâtre mettant à l'unisson scène et salle !

Il serait trop long de nommer exhaustivement comédiens et comédiennes, artisans du spectacle et bénévoles qui reçoivent si aimablement le public à l'extérieur de la bâtisse de bois de ce théâtre si bien nommé. Citons pour l'applaudir, la prestation extraordinaire de Manuel Le Lièvre qui interprète le Roi nu. Un acteur aux mille ressources, d'un talent explosif, capable d'un jeu débridé ou caricatural aussi bien que contenu et autoritaire. Il y a quatre ans, au Théâtre de la Porte Saint-Martin, il était le fou d'un roi shakespearien dans un *Roi Lear* mis en scène par George Lavaudant. Cette fois, il est un roi fou, emporté par son hubris, désinhibé par l'omnipotence, prêt à toutes les fantaisies si cela peut le mettre au-dessus et à part de ses congénères. Choisi par le père de la Princesse (Hélène Rimenaïd) pour en faire son gendre, l'obsession de l'excentricité mène ce roi pathétique à un ridicule rédhibitoire. Manuel Le Lièvre tient le rôle à merveille y compris dans le plus simple appareil ! On rit beaucoup mais d'un rire de connivence intellectuelle avec la pièce et la mise en scène. Un rire qui aide à supporter (un temps seulement) les dirigeants tyranniques d'aujourd'hui. Le final en musique et chanson, digne d'un opéra bouffe, soulève le public qui offre un triomphe à la troupe.

Jean-Pierre Haddad

Théâtre du Peuple Maurice Pottecher, 40 rue du Théâtre du Peuple, 88540 Bussang. Du 19 juillet au 30 août 2025, les jeudis, vendredis, samedis et dimanche à 15h.

Informations et réservations : <https://theatredupeuple.com/saison/2025/le-roi-nu>

cult. news

Théâtre

Sylvain Maurice : « Ce que j'ai découvert au Théâtre du Peuple, c'est justement une forme d'utopie incarnée »

par Julia Wahl
28.08.2025



Le metteur en scène Sylvain Maurice revient sur sa création du *Roi nu*, d'Evgueni Schwartz, pour les cent-trente ans du Théâtre du Peuple.

Pourquoi rejoindre cette année l'aventure du Théâtre du Peuple ?

C'est une rencontre artistique avec Julie Delille, la directrice depuis deux saisons maintenant du Théâtre du Peuple, dont j'avais beaucoup aimé le travail. Une affinité artistique s'est construite et on a commencé à discuter, depuis deux ans maintenant, d'une éventualité de faire ce projet de la grande forme bussenette de Bussang, qui a un certain nombre de caractéristiques, notamment le fait de travailler avec des artistes professionnels et des artistes amateurs (deux tiers d'amateurs).

Très vite, cette idée du *Roi nu* m'est apparue. La pièce en elle-même, bien que ce soit avant l'élection de Trump qu'elle a été choisie, avait des qualités d'absurde et d'ironie par rapport à l'histoire, à la situation historique dans laquelle nous sommes, mais sans jamais être donneur de leçons et en jouant beaucoup avec les formes théâtrales. Et c'était ça qui m'intéressait : parler d'aujourd'hui, mais en restant à un endroit de jeu et de plaisir.

Comment avez-vous travaillé ce comique ?

Très naturellement. Je n'ai pas cherché à ce que ce soit plus drôle, enfin je n'ai pas cherché à tirer la pièce vers la drôlerie, je pense qu'elle a ce potentiel-là. À l'époque [dans l'URSS de 1934], il s'agissait de déjouer la censure, ce qui n'est plus notre cas. J'aurais eu l'impression d'être trop explicatif si j'avais, si j'en avais remis une couche. Au niveau politique, je considère que le public est suffisamment informé par ce qui se passe en ce moment pour rester au fond dans la farce.

Je pense qu'on a besoin un peu d'une catharsis en ce moment, de quelque chose qui soit dans la complicité. Malheureusement peut-être n'est pas venu le temps de l'autopsie du malaise dans la civilisation, si on emploie des grands mots. Voilà pourquoi les démocraties libérales sont dans une telle fragilité. Pourquoi il y a une telle attirance pour les pouvoirs forts, avec beaucoup de régression à tout point de vue ? Pourquoi les gens sont tellement aveugles sur le fait qu'un certain nombre de dirigeants vont plutôt privilégier des grands intérêts financiers plutôt que l'intérêt des petites gens qui votent pour eux ? Pour l'instant, je pense qu'on n'a pas complètement compris. Reste, pour l'instant, le théâtre, à mon avis, qui n'est jamais qu'un reflet du monde, mais n'a pas la possibilité d'investiguer davantage.

Travailler avec des personnes non professionnelles, y compris dans un lieu qui est quand même assez particulier en termes de rencontres pour l'ensemble des personnes qui habitent le coin, est-il une façon de permettre de réussir à créer tout de même du lien ?

Ah, alors, ça, c'est certain. De toute façon, ce que j'ai découvert au Théâtre du Peuple, c'est justement une forme d'utopie incarnée, comme d'ailleurs devrait l'être tout le temps le théâtre, puisqu'on est un véritable phalanstère. La partie visible est dans cette rencontre inédite entre amateurs et professionnels, où je me suis efforcé de pas faire de distinguo, mais de considérer qu'il y avait une égalité dans le travail artistique. Et pour ouvrir une parenthèse rapide sur le comique, là, il s'agit d'un comique de complicité et d'intelligence, puisqu'en fait dans le climax de la pièce qui est la nudité du roi, on est tous dans l'intelligence, non pas un comique d'ironie méchante, où on rirait au détriment d'autrui. C'est un ridicule qui ne se fait jamais au détriment des petites gens.

On a commencé à travailler sur le projet, donc dès l'automne dernier, pour imaginer les conditions les plus propices, puis on a fait en avril deux stages. Quand je dis nous, c'est moi et la plupart des comédiens qui étaient déjà comédiens professionnels. A l'époque, ils étaient quatre (ils sont devenus 5 après) : Manuel Le Lièvre, Nadine Berland, Maël Besnard et Hélène Rimenaid. Mikaël-Don Giancarli nous a rejoints par après. Donc il y avait ces quatre comédiens et les deux musiciens, Laurent André et Diane Korolich et on a fait à peu près quinze jours de travail. On a rencontré à peu près soixante-dix amateurs sur à peu près une grosse centaine qui avaient postulé. J'avais déjà fait une première sélection un peu arbitraire puisqu'elle était sur CV et sur lettre de motivation.

Après, on a travaillé donc deux fois une semaine avec deux groupes différents et à la fin il restait onze personnes. Je n'avais pas de critères imposés par la direction par Julie. En revanche, elle tenait à ré-enraciner son projet sur le territoire. C'est d'ailleurs pour ça que dans la distribution, sans que je le fasse exprès, il y a beaucoup de gens qui sont issus du territoire, je ne dirais pas de la plus grande proximité, mais malgré tout du territoire naturel de Bussang, à savoir la Lorraine bien sûr, l'Alsace et la Franche-Comté.

Vous disiez tout à l'heure que vous aviez le sentiment qu'il y a ces moments d'effervescence et des moments où on est un peu plus dans le cadre. Comment vivez-vous, en termes d'émotions, ce moment-là ?

Il y a plusieurs types d'émotions. Il y a l'émotion qui est le travail normal des répétitions. Il y a un paradoxe qui est fécond, c'est qu'une jauge de huit-cent personnes, un plateau, une scène qui a été construite de façon relativement empirique, avec une pente à 7% où il faut beaucoup projeter la voix, où le corps est quand même très mobilisé, voire investi, ce n'est pas évident pour les amateurs parce que justement c'est un peu un athlète. Donc ça, c'est déjà la première émotion, c'est l'émotion des répétitions, je dirais.

Il y a aussi la durée du spectacle qui est un peu dans le cahier des charges : un spectacle dans lequel on puisse avoir au moins un entracte d'une demi-heure, ce qui fait qu'on tourne toujours autour de trois heures, avec un temps limité de répétition, quatre semaines, donc il faut quand même être assez concentré.

Le deuxième type d'émotion, c'est la réception du public qui est qui est très belle et qui est très passionnante aussi parce qu'il y a beaucoup de rencontres. On est dans une logique où on rencontre aussi bien des habitués qui vont vous parler d'une pièce qu'ils ont vue il y a cinq ans, il y a dix ans, voire parfois davantage. Ça, c'est la mémoire du lieu. Il y a les jours de relâche où, tout d'un coup, il y a quelque chose qui est beaucoup plus en suspension et où on découvre un territoire et sa sociologie particulière. Donc c'est vrai qu'on est à la frontière de plein de choses.

Vous présentez un spectacle qui reprend *Les Habits neufs de l'empereur* et qui présente justement un travail très important du costume. Comment celui-ci a-t-il été travaillé ?

En effet, la question du costume s'est posée très vite. Non seulement parce qu'il y a beaucoup de costumes dans la pièce, parce qu'il y a beaucoup de personnages, *et cetera*, mais aussi parce que d'une certaine façon, c'est ça qui va raconter la nudité. On a beaucoup travaillé avec Fanny Brouste, la costumière du spectacle, en amont. Il y avait deux niveaux de réflexion. Il y avait un premier niveau qui était les costumes du roi par exemple. Est-ce que le roi est habillé en cow-boy ou est-ce qu'il est habillé en Freddie Mercury ? Outre l'humour, ça racontait quelque chose quoi aujourd'hui.

Et il y a un second niveau, qui était de trouver la cohérence de ce Royaume, notamment la cohérence entre les techniciens et les acteurs. Donc, on a travaillé en amont, mais ensuite bien sûr, c'est la répétition qui donne les clés.

La musique est aussi un personnage. Comment avez-vous travaillé avec les musiciens ?

J'ai l'habitude de travailler beaucoup avec la musique au théâtre et avec ces deux musiciens en particulier. J'ai beaucoup apprécié le travail avec le compositeur Alexandros Markeas, qui est un compositeur contemporain, ou dans un autre genre avec Jeanne Added, la chanteuse, ou dans un autre genre avec Joachim Latarjet, qui travaille plus sur de l'électro et de la pop.

On a beaucoup accumulé de matériaux avant les répétitions, qui sont des thèmes par personnage ou par situation. Et, bien sûr, c'est le travail avec les comédiens qui, encore plus que pour les costumes, donne tout son sens, ne serait-ce que parce qu'il y a une tentation de la comédie musicale dans le spectacle. Ça me plairait beaucoup s'il y avait une suite à donner à ce spectacle, d'en faire une comédie musicale, voire un petit opéra contemporain, parce que je trouve que la fable se prête à donner toute sa place à la musique.

Geneviève Charras

L'amuse-danse !

dimanche 31 août 2025

● "Le roi nu" et tout cru..Bussang fait sa comédie politique

« Je n'écris pas un conte pour dissimuler une signification, mais pour dévoiler, pour dire à pleine voix, de toutes mes forces, ce que je pense. » Evgueni Schwartz

Henri, modeste gardien de cochons, et Henriette, une belle princesse au caractère bien trempé, tombent fous amoureux. Mais le père d'Henriette lui a choisi pour mari le Roi le plus terrible, un tyran sans limite qui fait régner la terreur. Henri, pourtant banni, ne se décourage pas et, accompagné de son ami Christian, va déployer intelligence et audace. À l'issue d'un stratagème aussi drôle que cruel, le rusé Henri retrouvera son Henriette. Surtout il mettra littéralement à nu le tyran, le rendant ridicule aux yeux de celles et ceux qu'il avait asservis : humilié et dépité, le dictateur s'enfuira laissant enfin le peuple recouvrer ses droits.

Evgueni Schwartz écrit *Le Roi nu* en 1934 en Union soviétique. Rusé, comme son personnage principal, il tresse trois contes d'Andersen -- *La Princesse et le Porcher*, *La Princesse au Petit Pois*, *Les Habits neufs de l'Empereur* -- et invente une nouvelle fable que les spectatrices et spectateurs n'ont aucun mal à décoder : le *Roi nu* c'est aussi bien Staline qu'Hitler. La pièce, jamais jouée du vivant de l'auteur, a depuis connu un triomphe mondial. Et ironiquement, elle n'en est que plus actuelle, tant tel ou tel dirigeant a aujourd'hui la tentation de jouer les apprentis-sorcières, notamment de l'autre côté de l'Atlantique.

Inviter Sylvain Maurice pour la première fois à Bussang est une évidence. "Artiste de maison", sa sensibilité et son sens du collectif vont trouver à Bussang matière à s'exprimer. Il poursuit avec *Le Roi nu* son travail autour du théâtre et de la musique, avec deux musiciens "en live" et, en associant comme le veut la tradition comédien·nes professionnel·les et amateurices, pour nous faire découvrir une fable magnifique, aussi drôle qu'inquiétante.



« Le tyran est un bouffon : il fait le show, danse sur Village People, sature les écrans et pour humilier constamment, la vulgarité en bandoulière. Mais prisonnier de son reflet, il finit dans le plus simple appareil, nu comme un ver. C'est ainsi qu'en s'inspirant de trois contes d'Andersen (et principalement Les habits neufs de l'Empereur), Schwartz déshabille littéralement la tyrannie avec autant de poésie que de férocité. Il est notre contemporain.

J'ai alors imaginé à Bussang, au cœur de la forêt, une fédération d'ami·e·s - spectateurices et artistes réunies - communier dans un rire authentique, à l'opposé de l'ironie obscène des sunlights. Avec l'espoir que, grâce au théâtre, nous pourrions montrer l'imbécilité et l'arrogance des puissants. »

Sylvain Maurice, metteur en scène

Un cabaret, un vaudeville ou une comédie musicale au Théâtre du peuple pourquoi pas.. Ou plus exactement un pamphlet sur le pouvoir, ses fantasmes, ses abus, sa tyrannie et son ridicule proche des comédies de Molière ou du "Ubu Roi" de Jarry. C'est dire si cette farce démarre sur les chapeaux de roue à la Cour d'un roitelet qui songe au mariage avec une princesse éprise d'un éleveur de porcelets... Drame épique en diable qui s'annonce à coup de félonie, de danse enjouée en costumes chatoyants à l'envi. Le texte d'Evgueni Schwartz fait jubiler les acteurs, petits cochonnets ou caricatures de serviteurs de cette cour des miracles. Tambour battant la mise en scène de Sylvain Maurice bat son plein et tout avance en intrigues rebondissantes. Manuel Le Lièvre faisant office de pantin jubilatoire, chef de tribu déjanté et drolatique personnage imbu de pouvoir. La seconde partie beaucoup plus convaincante est profondément politique et révèle les travers et dysfonctionnements du pouvoir absolu. C'est autour du costume de mariage du roitelet que tout rebondit. Mensonges, supercherie, leurre et autres facéties pour décrire l'hypocrite condition du politique : un régal de paysage frauduleux, burlesque et comique sur fond de réalité électorale en diable. Diatribe fantasque et récit déchirant de vérité et d'actualité. La trahison et l'abus de confiance en filigrane.. Des entremets musicaux égayent le tout signés Laurent Grais et Dayan Korolic. Le tout fait un spectacle plein de verve, divertissement de haute volée pour public averti et friand de gaieté constructive. Sylvain Maurice metteur en scène habile et amuseur drolatique de cet opus plein de vérités désopilantes.

La belle équipe des membres de la troupe des comédiens amateurs du Théâtre du Peuple y remplit son rôle de mise à disposition généreuse et bienveillante de l'art populaire théâtral de proximité. Chapeau les artistes et longue vie à leur enthousiasme partagé et partagé par un public à l'écoute du monde.

Le Monde

CULTURE • THÉÂTRE

Au Théâtre du Peuple à Bussang, dans les Vosges, cent trente ans d'utopie

L'établissement célèbre son aventure collective hors norme entre professionnels, habitants et bénévoles, à l'occasion d'un jubilé organisé depuis mai jusqu'au Journées du patrimoine.

Par Sandrine Blanchard (Bussang (Vosges), envoyée spéciale)

Publié hier à 20h00, modifié à 01h13 ·  Lecture 5 min.



Dans le Théâtre du Peuple, à Bussang (Vosges), en juillet 2025. VINCENT ZOBLER

Il n'est pas usurpé de dire que le Théâtre du Peuple, à Bussang, a un caractère unique. Pénétrer dans ce vaste bâtiment tout en bois, à l'allure d'une cabane géante, et découvrir le fond de scène qui s'ouvre sur la forêt vosgienne procure une incroyable sensation de beauté et de symbiose entre l'art et la nature. Cette perspective sur le flanc de la montagne, sur ce paysage d'arbres, de fougères et de pierre, apporte une amplitude sans pareil. Cette particularité inoubliable est à l'image de l'histoire atypique de ce lieu, pionnier de la décentralisation théâtrale, qui fête ses 130 ans d'existence.

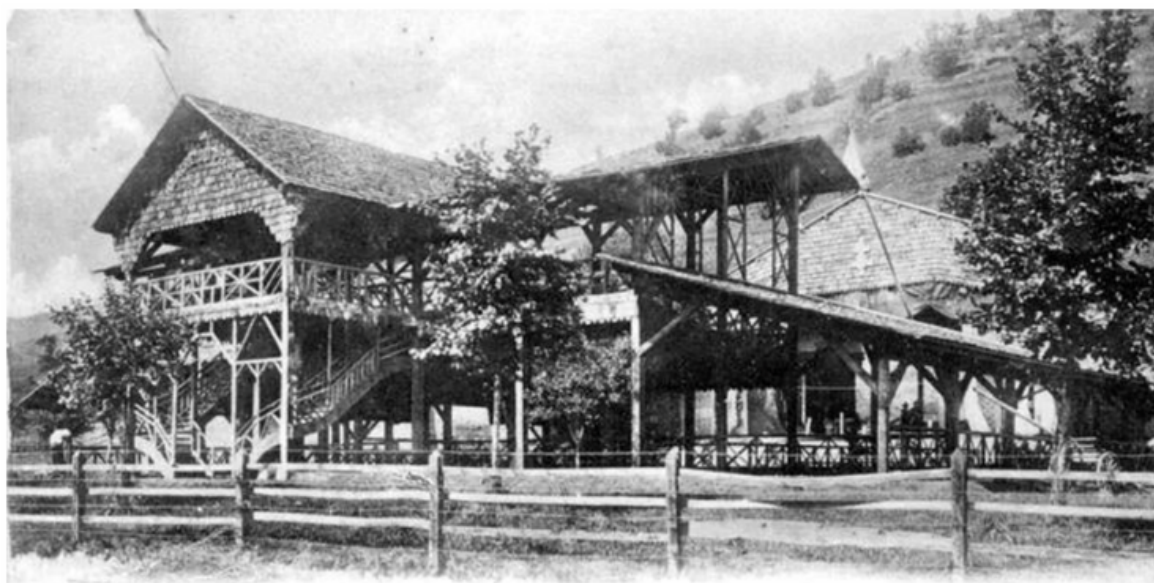
Se rendre dans ce théâtre de 800 places (classé monument historique depuis 1976) construit au milieu d'un pré aux confins des hautes Vosges, à quelques encablures du village de Bussang, et savoir que plus de 25 000 spectateurs y viennent entre mi-juin et mi-septembre à quelque chose d'enchanteur.

« Geste poétique fédérateur »

Pour Julie Delille, qui dirige depuis octobre 2023 le Théâtre du Peuple, cette épopée plus que centenaire valait bien l'organisation, en 2025, d'un jubilé (« *pour mettre la joie au cœur du projet* ») et la création, notamment, d'un feuilleton théâtral, un « *geste poétique fédérateur* » pour raconter en six épisodes cette étonnante aventure. Ce travail mémoriel est l'un des

chantiers voulus par cette comédienne et metteuse en scène qui a fait le choix de s'installer à l'année dans le village de Bussang.

Tout a donc démarré en 1895. Déçu du théâtre parisien, l'auteur et poète Maurice Pottecher (1867-1960) revient dans son village natal de Bussang et crée, avec sa future femme, la comédienne Camille de Saint-Maurice (1875-1957), le Théâtre du Peuple. *« Ils rêvent d'un vrai théâtre populaire. Les pièces sont écrites par Maurice et s'ancrent sur le territoire. Les Bussenets et Bussenettes s'embarquent dans l'aventure, des amis des Pottecher venus de toute la France, des gens des environs, deviennent au fil des années les abeilles de la ruche. Ils et elles sont figurants, couturières, régisseurs, peintres, musiciens, constructeurs de décors, acteurs et actrices... Dès la première année, c'est un succès, 2 000 personnes assistent à la représentation du Diable, marchand de goutte. L'année suivante, le Théâtre du Peuple a sa devise : "Par l'Art, pour l'humanité !" Camille forme les acteurs et s'occupe de l'intendance. L'entreprise familiale, la prospère usine de ferblanterie Pottecher, s'investit pleinement. La famille Hans, qui possède une entreprise de menuiserie, s'attelle à la construction du théâtre »*, résume la troupe des huit comédiens (dont cinq amateurs, impossibles à discerner des autres) d'*Hériter des brumes ou la folle histoire du Théâtre du Peuple*, titre du feuilleton coécrit par Alix Fournier-Pittaluga et Paul Francesconi, et mise en scène par Julie Delille.



Théâtre du Peuple de BUSSANG (Vosges)

Photo E. Netter, Thillot

Le Théâtre du Peuple, à Bussang (Vosges), en 1898. COLLECTION PERSONNELLE

Artistes associés du théâtre, ce duo de jeunes auteurs a mené de multiples recherches de documentation, s'est plongé dans les pièces de Pottecher, a réalisé des entretiens avec d'anciens directeurs, bénévoles, comédiens, pour construire ce récit théâtral mêlant la petite et la grande histoire (le théâtre fut réquisitionné en 1914 et très endommagé par une pluie d'obus en juin 1940), les crises cycliques liées au manque de moyens, l'audace du couple Pottecher, les amitiés, les passions, les fantômes du lieu, et tenter ainsi de comprendre comment cette utopie est parvenue à perdurer. « *Bussang est un endroit où on reprend foi au théâtre, une sorte de temple païen. Nous avons écrit ce feuilleton en imaginant que cette histoire soit déplaçable ailleurs* », explique Paul Francesconi. Enlevée, instructive et non

dénuée d'humour, cette saga présentée dans le théâtre de verdure (le Théâtre du Peuple a commencé en plein air, dans un pré) est passionnante et pourrait, souhaitons-le, voyager bien au-delà de Bussang, tant elle raconte un théâtre en train de se faire tout au long d'une période où la société a connu de profonds bouleversements.

« Nouage » professionnel-amateur

A l'issue des représentations, la troupe se retrouve à La Popote, l'ancien relais de poste du village, où comédiens et techniciens mangent et dorment. Agée de 18 à 65 ans, la distribution d'*Hériter des brumes* compte parmi les comédiens amateurs un ingénieur en agronomie, une enseignante à la retraite, une avocate, une étudiante, tous recrutés lors d'un stage, en février. « *J'étais venue plusieurs fois comme spectatrice, je rêvais de faire la saison d'été* », témoigne Monique Cordella, ancienne professeur de sciences économiques. « *Avoir une telle quantité de texte et travailler dans des conditions professionnelles, c'est exceptionnel pour des amateurs* », se réjouit Charlotte Gérard qui, la saison dernière, était bénévole dans l'équipe de restauration.



« Hériter des brumes », au Théâtre du Peuple, à Bussang (Vosges), en juin 2025. VINCENT ZOBLER

Ce « nouage » professionnel-amateur, comme l'appelle Julie Delille, est l'un des piliers de Bussang. Tout comme les 120 bénévoles, rouages indispensables à la bonne marche de la saison d'été pour assurer l'accueil et le placement du public, la gestion du parking, le bar et le service, etc. Cet été, le spectacle de 15 heures (rendez-vous estival traditionnel) a été confié à Sylvain Maurice. Sa création du *Roi nu*, d'Evgueni Schwartz, est interprétée par 16 comédiens, dont 11 amateurs. Ce collectif fonctionne à merveille pour raconter l'histoire d'une princesse promise à un monarque grotesque, capricieux et dictatorial interprété par l'inénarrable Manuel Le Lièvre. Dans son habit de cow-boy et ses baskets dorées, ce roi arrogant et imbécile, qui brûle les livres et déteste la science, fait ironiquement penser à quelques puissants actuels. « *Travailler pour ce lieu est une aventure unique. J'ai choisi une pièce populaire qui peut parler à toutes générations* », explique Sylvain Maurice.

Depuis son arrivée, Julie Delille œuvre à retrouver l'esprit collectif de Bussang, à réinventer les liens entre le théâtre et les habitants, à chercher le bon équilibre « *entre théâtre à vocation locale, assimilée parfois à populaire, et théâtre à vocation nationale, assimilée parfois à élitiste* », comme le résume la sociologue Anne Labit. Maîtresse de conférences aux universités d'Orléans et de Tours, elle a été missionnée par la directrice pour enquêter, en immersion et autour de Bussang, sur ce qui reste des liens entre le geste fondateur de Maurice Pottecher et son territoire. Son étude fouillée, titrée [*Le Théâtre, le peuple et le territoire. Pièce sociologique en deux actes*](#), montre une dégradation ces dernières années, avant l'arrivée de Julie Delille, des liens entre la population bussenette ou des villages proches et ce lieu culturel.

Programmation éclectique

Pour le jubilé des 130 ans, 16 associations locales ont été associées à la préparation de la célébration. « *Je ne fais rien toute seule, l'important c'est la mise en commun, demander aux habitants ce qu'ils aimeraient faire* », insiste Julie Delille. Cette ultrasensible à la nature estime que le public de Bussang vient au Théâtre du Peuple pour « *vivre une expérience sensible, animiste, quasi spirituelle* ». Et que ce lieu, avec son bar rénové, sa librairie, etc., pourrait devenir une « *maison du lien au sens large* », un « *tiers-lieu* » suggère Anne Labit, fonctionnant davantage tout au long de l'année (au-delà de la salle du théâtre, non chauffée, qui ne peut pas ouvrir en hiver).

Le Théâtre du Peuple n'est ni une scène nationale, ni un centre dramatique national, ni un théâtre municipal. « *Nous ne voulons surtout pas de label pour éviter un cahier des charges entravant* », souligne la directrice. « *Ici, on est libre et sauvage, il n'y a pas d'équivalent* », dit cette comédienne qui a repris chaque soir durant le jubilé son seule-en-scène *Je suis la bête* (Gallimard, 2007), d'après le roman du même nom d'Anne Sibrin. L'histoire perturbante d'une enfant abandonnée et élevée par un animal au cours de laquelle le public est essentiellement plongé dans le noir, avant de sentir le souffle de la forêt vosgienne. Une expérience sensorielle à la fois déroutante et ineffaçable.



Théâtre du Peuple, à Bussang (Vosges), en juillet 2024. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

La programmation éclectique du jubilé a attiré un public nombreux. Sylvain Maurice n'en revient pas d'avoir réuni 19 000 spectateurs en 25 soirs pour *Le Roi nu*. « *On fait le plein depuis deux ans, on ne peut ni mettre plus de bancs ni augmenter encore le prix des places* », constate Sylvie Delille, confrontée, comme bon nombre de responsables d'établissement culturel, à l'épineuse question des moyens. Les subventions (ministère, région, département), qui représentent 50 % du budget annuel (1,4 million d'euros) n'ont pas augmenté depuis quinze ans. Mais, « *en cent trente ans ponctués de crises, le lieu s'en est toujours sorti* », reconnaît la directrice. « *C'est une utopie vivante qui tient parce qu'elle est liée aux humains et au vivant de la forêt* », avance-t-elle sans détour.

Journées du matrimoine, les figures féminines du [Théâtre du Peuple](#), les 13 et 14 septembre, Journées du patrimoine (avec visite du théâtre), les 20 et 21 septembre.

[Sandrine Blanchard \(Bussang \(Vosges\), envoyée spéciale\)](#)



À Bussang, le Théâtre du Peuple se réinvente depuis 130 ans

À Bussang, le Théâtre du Peuple se réinvente depuis 130 ans

PAR CHANTAL BOIRON

Cette année, le Théâtre du Peuple de Bussang fête ses 130 ans.

En effet, c'est le 1^{er} septembre 1895 que Maurice Pottecher, jeune auteur originaire du village, « un enfant du pays », monte avec son épouse, la comédienne Camille de Saint-Maurice, sur une petite scène fabriquée avec quelques planches bois, en plein air, la pièce « populaire en trois actes » qu'il a écrite en un mois : *Le Diable marchand de goutte*. Camille (Camm pour les intimes) est la seule professionnelle parmi une troupe d'amateurs. On a réquisitionné la famille (adultes et enfants), les amis et, pour la figuration, des villageois. Deux mille spectateurs assisteront à l'unique représentation de cette première création du Théâtre du Peuple.





© Vincent Zobler : *Le Roi nu* d'Evgueni Schwartz, mis en scène par Sylvain Maurice dans la traduction d'André Markowicz avec Manuel Le Lièvre, Mikaël-Don Giancarli et Maël Besnard.

***Le Roi nu* : la subversion par le rire**

Depuis l'origine, les saisons d'été du Théâtre du Peuple privilégient l'éclectisme. Avec *Le Roi nu* d'Evgueni Schwartz (1896-1958), mis en scène par Sylvain Maurice dans la traduction d'André Markowicz (4), on bascule dans un tout autre registre, celui de la comédie et du rire.

Pour écrire sa pièce en 1934, le dramaturge soviétique puise dans plusieurs contes d'Andersen dont *L'Habit de l'empereur* et *La Princesse aux petits pois*, des contes pour enfants *a priori* inoffensifs. Pourtant, il n'échappera pas à la censure stalinienne. Interdite, sa pièce ne sera jamais jouée de son vivant. Sylvain Maurice a opté pour une scénographie à la fois très structurée et épurée. Au fur et à mesure de l'action, le décor se constitue d'un, de deux, puis de trois praticables en forme d'escaliers blancs. Cela fait penser au constructivisme. Mais c'est surtout un espace de liberté où la troupe, formée de quatre professionnels et de onze amateurs, s'en donne à cœur joie. Dans les loges latérales, des musiciens (Laurent Grais et Dayan Korolic) jouent en live.

Les deux actes de la pièce de Schwartz sont très différents. Le premier, c'est une sorte de farce loufoque, qui peut paraître anecdotique : un jeune porcher (Mikaël-Don Giancarli), amoureux de la fille du roi, la princesse Henriette (Hélène Rimenaid), décide de la séduire et de l'épouser. Ses cochons, colorés et criards, auxquels il a donné un titre de noblesse, ont envahi le plateau. Avec la complicité de son ami Christian (Maël Besnard), le porcher réussit à attirer la princesse, immédiatement suivie de sa gouvernante et de ses demoiselles de compagnie, aussi bruyantes et bariolées que les porcelets. C'est une suite de gags réalisés avec peu de moyens et beaucoup d'ingéniosité. Par exemple, un métronome marque le rythme des baisers que se donnent nos deux amoureux. Et pour le chaudron, on se sert du micro.

Dans le second acte, on rit autant que dans le premier. Mais c'est un autre rire, plus grinçant. Le père d'Henriette a promis la main de sa fille à un véritable dictateur. Henri et Christian vont tout faire pour empêcher ce mariage. Schwartz aurait pensé à Hitler pour imaginer ce personnage de roi cruel et intolérant qui entrave la liberté de son peuple, interdit, censure à tout va, brûle les livres sur la place publique. Peut-être, (plus secrètement), pensait-il également à Staline. Là, dans l'interprétation géniale de Manuel Lelièvre qui en fait un personnage vulgaire et cruel, imbu de sa personne et imprévisible, ridicule dans son accoutrement de cow-boy, c'est à Donald Trump que l'on pense. Tous les comédiens et toutes les comédiennes, qui jouent plusieurs personnages, sont formidables. Par exemple, Hugues Dutrançois dans le rôle d'un bouffon, désabusé et sinistre. Ses blagues, plus cyniques que drôles, ne font rire que le roi qui d'ailleurs ne les comprend pas. Le Premier Ministre (Jacques Courtrot), excellent lui aussi, s'oblige à rire parce que le roi rit. Contrairement aux tenues excentriques du roi, les courtisans sont en combinaison, avec une chemise blanche et une cravate noire. Tous mis au même niveau.

Henri et Christian vont inventer un stratagème ingénieux pour délivrer Henriette. Se faisant passer pour des tisserands, ils font croire à cet idiot de dictateur qu'ils vont lui confectionner le plus magnifique des habits pour son mariage avec la princesse. En fait, il n'en est rien. Et, il n'y a rien. Le roi est nu. La scène est d'une grande virtuosité. Par peur du tyran, les courtisans acquiescent à tout ce que racontent les tisserands. Christian et Henri sont si persuasifs que le spectateur lui-même finirait par voir des étoffes qui n'existent pas. Il faudra la réaction pleine de bon sens du peuple pour que la vérité soit reconnue dans un grand éclat de rire. C'est le signe de la révolte. Le fond du théâtre s'est réouvert et l'on voit le tyran courir à travers la forêt, nu comme un satyre. Cela s'achève par une sorte de petite comédie musicale où règne l'optimisme et la joie : « Nous avons chassé le roi ! ».

Il faut saluer le travail de direction d'acteurs de Sylvain Maurice en sachant que le choix des amateurs s'est fait partir du 9 juin, que les répétitions avec les professionnels ont commencé le 17 juin et que *Le Roi nu* a été créé le 19 juillet. Il aura donc suffi de quelques semaines pour aboutir à ce beau travail de troupe. Espérons que ce spectacle, qui reflète tout en la mettant à distance la réalité que nous vivons aujourd'hui, sera bientôt repris.



© Vincent Zobler : Le public assistant au *Roi nu* d'Evgueni Schwartz, mis en scène par Sylvain Maurice dans la traduction d'André Markowicz.

« Est-ce que le Théâtre du Peuple aurait pu naître aujourd'hui ? » : c'est l'une des questions qu'on peut entendre dans le dernier épisode de *Hériter des brumes*. L'enquête menée par la sociologue Anne Labit (5), à la demande de Julie Delille, nous révèle que les Bussonnets du XXI^{ème} siècle se sentiraient moins concernés que ceux du XIX^{ème} siècle : ils participent moins aux spectacles, vont moins en voir. Pourtant, cet été, pour le jubilé, il y avait dans la vitrine de chaque commerçant du village des objets qui évoquaient l'histoire du Théâtre du Peuple : des manuscrits de pièces de Maurice Pottecher dans la vitrine du boulanger, des tableaux et des aquarelles de scénographies dans celle de l'épicier, des coussins de spectateurs dans celle du pharmacien.

Et, chaque été, les spectacles continuent de faire le plein attirant de plus en plus un public régional et national. Le Théâtre du Peuple résiste. En France, il est l'un des derniers bastions de l'utopie d'un théâtre populaire. Avec la nécessité, il est vrai, de se réinventer sans cesse.

Un jour, une spectatrice a trouvé une bague qu'elle a remise à Julie Delille, pressentie pour diriger le Théâtre du Peuple, en lui disant : « Vous saurez où la mettre ». Quand elle été nommée officiellement, Julie Delille s'est dit qu'elle garderait cette bague jusqu'au jour où elle la confierait à l'artiste qui lui succéderait. Un gage de continuité. Et, la promesse de son engagement.

1 *Hériter des brumes* de Alix Fournier-Pittaluga et Paul Francesconi est publié aux éditions *Esse que*.

Le spectacle s'est joué à Bussang du 20 au 27 août 2025 avec Raphaëlle de la Bouillerie, Axel Godard, Antoine Sastre, Monique Cordella, Inaya Didierjean, Quentin Dupetit, Charlotte Gérard, Jennifer Haller, Benjamin Pourchet

2) Le 13 et le 14 septembre 2025, *Les Journées du Matrimoine* de Bussang rendront hommage aux grandes figures féminines du Théâtre du Peuple. Pour plus d'informations, voir le Site : <https://theatredupeuple.com>

3) *Je suis la bête* sera présenté à la Manufacture – CDN de Nancy du 8 au 10 avril 2026.

Le roman de Anne Sibran est publié aux Editions Gallimard/ Haute Enfance.

4) *Le Roi nu* d'Evgueni Schwartz dans la traduction d'André Markowicz est publié aux Solitaires Intempestifs.